

JOURNAL HELVETIQUE  
O U  
**RECUEIL**

D E  
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.*

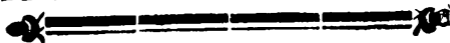
<sup>1</sup>  
**DEDIÉ AU ROI.**

M A R S 1 7 6 6.

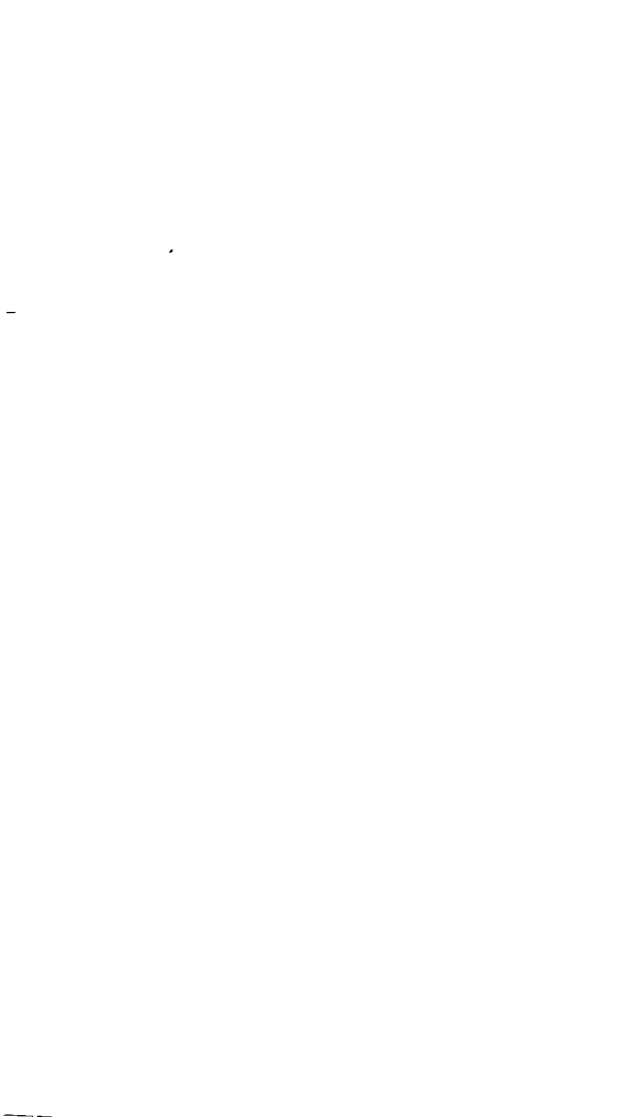


**NEUCHÂTEL**

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.



**MDCCLXVI,**





# JOURNAL HELVETIQUE.



M A R S 1766.



## R E M A R Q U E S

*Sur un Ouvrage rangé par ordre alphabétique, dont plusieurs Articles exigent d'être relevés, pour l'avantage des Mœurs & la vérité de l'Histoire ecclésiastique & profane.*

CATECHISME CHINOIS.

QUATRIEME ENTRETIEN.

**L**E quatrième Entretien a pour objet le Culte que l'on doit à Dieu. Le Prince tombe d'accord qu'il en faut un. *Je suis, dit-il, que Dieu n'a nul besoin de nos Sa-*

*crifices ni de nos Prières, mais nous avons besoin de lui en faire; son culte n'est pas établi pour lui, mais pour nous.* A merveille: Il reste seulement une petite difficulté à éclaircir: Ce culte a-t-il dû être abandonné au caprice des Peuples ou des Particuliers? N'étoit-il pas convenable, nécessaire même, que Dieu daignât nous apprendre la manière dont il vouloit être honoré? On répondra sans doute, que la Raison nous en instruit suffisamment. Pourquoi donc cette Raison, que tous les Peuples ont fait profession d'écouter, leur a-t-elle inspiré ces cultes insensés dont notre Auteur fait une si laide peinture & une censure si amère? Voilà une discussion que notre Philosophe auroit dû faire, & il est étonnant qu'il l'ait passée sous silence.

Le Prince, en parlant des Prières, tourne en ridicule le sens figuré des Psaumes, dont l'Eglise Chrétienne a conservé l'usage. Il traduit burlesquement le v. 16. du Psaume LXVIII. C'est la méthode ordinaire de notre Auteur. Ce verset, dans le texte original, a un sens fort simple. Le Psalmiste dit, que *la Montagne sur laquelle le Seigneur daigne habiter l'emporte sur les montagnes les plus fertiles; que celles-ci ne peuvent lui être comparées.* Ce n'est pas sa faute si les Septante, que la version vul-

gate des Psaumes a suivis, n'ont pas mieux rendu sa pensée.

Mai, dira ton, pourquoi l'Eglise n'y a t elle pas substitué une version plus correcte? Parce qu'elle a jugé, qu'il valoit mieux laisser aux Fidèles celle à laquelle ils étoient acoutumés, depuis la naissance du Christianisme, en se réservant le soin de leur expliquer ce qu'il y auroit de difficile à comprendre.

Il faut être étrangement préoccupé par l'esprit de contradiction, pour ne pas goûter les figures hardies & pleines de feu dont le stile des Ecritures est rempli. Les Philosophes, avec leur langage froid & compassé, inspireroient ils jamais au Peuple des idées aussi nobles, des sentimens de piété aussi vifs, que ceux dont la lecture de nos saintes Ecritures nous remplit?

Que l'on blame tant que l'on voudra les sectes de LAOTSE' & du Dieu FO, les Fables débitées par les Bonzes, leurs mortifications éfrayantes; nous n'y prenons aucun intèret. Mais le Docteur Chinois, pour étab'ir la tolerance, pose des principes assez singuliers. *La Loi naturelle*, dir il, *permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de se nourrir de ce qu'il veut.* Rien de si faux que cet axiome. La Loi naturelle

permet elle à chacun de se nourrir de poison ? Quand cela seroit, Dieu n'est il pas le Maître de prescrire un Culte aux homes, & supolé qu'il l'ait prescrit, la Loi naturelle permet elle encore à chacun de n'y pas croire s'il le juge à propos ? Par cette maxime générale nôtre Philosophe détruit sa propre Doctrine ; il canonise les cultes extravagans du Dieu FO, les erreurs de LAOTSE' & toutes les rêveries des Bonzes, qu'il vient de réprover. Sans doute la Loi naturelle permet aux Bonzes, tout come aux Philosophes, de croire ce qui leur plait & de le prêcher à ceux qui voudront les entendre.

*Un Prince n'a pas le droit de pendre un de ses Sujets qui n'auroit pas pensé come lui, mais il a le droit d'empêcher les troubles.* Ces deux propositions sont à peu près contradictoires. Si ceux qui ne pensent pas come les autres pouvoient se résoudre à se taire, le Prince sans doute n'auroit pas le droit de les faire pendre à cause de leurs sentimens ; mais voilà ce qu'ils ne feront jamais. Il faut qu'ils dogmatifent, qu'ils écrivent, qu'ils insultent ceux qui ont de la Religion ; qu'ils se donent pour Maîtres du genre humain sans mission & malgré les Loix ; témoin l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique*. Et come cette

audace n'est propre qu'à aigrir les esprits, à remplir la Société de disputes & à causer des troubles, il s'ensuit que le Prince, qui a le droit d'empêcher les troubles, a aussi celui de faire pendre les Philosophes, qui en sont les Auteurs. Voyez l'Article *Athées, Athéisme.*

On ne prendra pas la peine de relever la Fable du Roi DACON, ni la manière dont il convertit ceux qui adoroient des Brochets. Il faut laisser les Contes de vieilles aux admirateurs de la nouvelle Philosophie. Mais ce que le Prince Chinois ajoute sur ceux qui prédissent l'avenir, mérite attention : *Ce sont des Gens, dit-il, qui voient clairement ce qui n'est point, car l'avenir n'est point.* Par conséquent ceux qui racontent le passé ne sont pas plus raisonnables; ils voyent clairement ce qui n'est plus, car le passé n'est plus. Si on ne peut point prévoir l'avenir, parce qu'il n'est point encore, Dieu lui même ne le voit point & ses lumières sont aussi courtes que les nôtres. S'il le prévoit il le peut révéler aux homes & alors ceux ci le peuvent prédire.

Le Prince tourne en ridicule ceux qui vont de ville en ville débiter leurs rêveries come les Charlatans vendent leurs drogues. A la bone heure; mais il y a des

Charlatans de plusieurs espèces : Ceux qui, sans sortir de leur cabinet débitent leurs rêveries dans des livres, qui les répètent sous mille formes différentes, qui non contents de copier les autres se copient encore eux mêmes, & donent leurs contradictions éternelles pour des Découvertes Philosophiques, ne sont certainement pas les moins ridicules.

*Quelle honte pour l'esprit humain, continue t il, que de petites Nations pensent que la verite n'est que pour elles, & que le vaste Empire de la Chine est livré à l'erreur ! L'Être Eternel ne seroit il que le Dieu de l'Isle Formose ou de l'Isle Bornéo ? Abandoneroit il le reste de l'Univers. Disons plutôt quelle honte pour l'esprit humain, que des Philosophes qui raisonnent si pitoiablement, soient encore écoutés ! L'Être Eternel est le Dieu des Américains, des Nègres, des Siamois, des Indiens, des Tartares, des Lapons, tout come des Chinois ; penserons nous que ces Peuples divers, en adorant des Idoles, des Fétiches, des Animaux, des Lamas, en suivant les rêveries des Talapoins, des Bramines, du Dieu FO, & de LAOKIUN soient dans l'erreur ? Non sans doute : Dieu est le père de tous les homes ; pourquoi n'auroit il pas éclairé les Talapoins & les Bonzes come*



les Lettres Chinoises ? On est à plaindre quand on est réduit à réfuter de pareils raisonnemens.

### CINQUIEME ENTRETIEN.

Le Docteur Chinois parlant à son Elève des devoirs d'un Roi à l'égard de ses Sujets, les réduit à être juste & bien-faisant ; cela est un peu général ; il remet sans doute à un autre tems des instructions plus détaillées. Le Prince déclame contre la multitude des Femmes, des Concubines, des Eunuques dont les Souverains Asiaticques peuplent leurs Palais ; il déclare qu'une douzaine de Femmes lui suffira : Cela est modeste. Mais s'il en faut autant à chacun de ses Sujets, où les ira-t-on chercher ?

La manie de faire des Eunuques est un outrage à la nature humaine ; on n'en disconvient pas. Mais quelle relation y a-t-il entre cet abus & le célibat volontaire des Eclésiastiques, objet des déclamations éternelles de nos graves Philosophes ? *C'est, disent-ils, une plaisante manière d'adorer Dieu de le priver d'Adorateurs.* Sur ce principe on ne doit pas seulement condamner au mariage les Eclésiastiques, mais tous les Célibataires en

général. C'est un désordre affreux, par exemple, de ne pas marier tous les Soldats: Voila d'un premier article & dans le seul Royaume de France, deux ou trois cents mille hommes, qui au lieu de servir le genre humain donent l'exemple d'anéantir le genre humain. Nos sages Réformateurs sont obligés en conscience de faire des Représentations là dessus au Gouvernement. On leur répondra probablement que le métier des armes n'est pas compatible avec les embarras d'un ménage, ni avec les soins que demande l'éducation des Enfants; mais par malheur l'étude, l'instruction des Peuples, les devoirs de charité auxquels un Pasteur doit être consacré tout entier ne s'acomodent pas mieux du fardeau conjugal que l'on veut imposer aux Ministres de l'Eglise. Que répondront encore nos habiles Censeurs, si on leur objecte, qu'eux mêmes pêchent contre leurs leçons; que vivant presque tous dans le célibat pour leur comodité, ils ont très mauvaise grace de condanner cet état? Ils répondront sans doute, que l'on doit laisser à tout le monde la liberté de suivre son gout & de se conduire se'on ses inclinations. Pourquoi donc refuseront-ils aux autres cette même liberté d'entrer, s'ils le veulent, dans un Cloître & de pas-

fer leurs jours dans la continence, lorsqu'ils s'y sentent apellés? Mais nos Philosophes ne font jamais de Loix que pour les autres, ils se croient toujours dispensés de prêcher d'exemple.

Après quelques réflexions assés burlesques sur l'amitié, nos Moralistes Chinois parlent de l'amour des Enemis & le jeune Prince en restraint beaucoup la pratique. Il ne fait mention que des Enemis contre lesquels on fait la guerre sous des noms défigurés; il cite les traits de bonté, d'attention, de générosité que les Officiers François ont exercées à l'égard des Enemis blessés ou prisoniers, qui tomboient entre leurs mains. Ce procédé fait honneur assurément à la Nation & à l'humanité en général. Mais le précepte de l'amour des Enemis, que l'on aime mieux attribuer à CONFUCIUS qu'à l'Evangile, ne doit il avoir lieu que dans ces circonstances? N'est ce pas une dérision d'en borner l'usage au seul cas où l'on fait la guerre? Somes nous moins obligés de faire du bien à ceux de nos Concitoyens qui sont devenus nos Enemis particuliers, qu'à ceux des Nations qui portent les armes contre nous? Si c'est ainsi que l'entend CONFUCIUS, JESUS-CHRIST parle bien différemment: *Aimez vos Enemis, faites du bien à*

*ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent & vous calomnient (\*).*

Nous souhaiterions encore de savoir si ces Chinois, que l'on nous peint si vertueux, traiteroient les Enemis pris à la guerre, come les François ont traité les Officiers Hanovriens ou Prussiens blessés? Quand les Chinois nous auront donné l'exemple de ces mœurs sociales & douces, dont nous sommes redevables à l'Evangile, alors on pourra blamer les Occidentaux de ne pas rendre justice aux Vertus Chinoises. En attendant nous continuerons de nous récrier contre la manière de raisonner de notre Auteur: Les François sont le plus humain de tous les Peuples envers leurs Enemis, donc il ont tort de supposer que les Chinois ne connoissent pas la vraie vertu. Il n'y a que des Philosophes en délire qui puissent argumenter de cette manière: Les Chinois même n'ont jamais raisonné si mal.

### SIXIEME ENTRETEN.

Cet Entretien roule encore sur les vertus. On fait dire au Docteur Chinois qu'il n'y a de véritables vertus que celles qui sont utiles à la Société, la fidélité,

---

(\*) MATT. V. v. 44.

la magnanimité, la bienfaisance, la tolérance. Cela est d'une fausseté palpable; on appelle acte de vertu toutes les actions louables; or n'est il pas louable de rendre à Dieu l'honneur & le culte qui lui est dû, de réprimer les apétits déréglés de notre corps, de tenir en bride l'amour propre, & en général toutes les passions de l'Ame? *La prudence, dit on, & la tempérance sont des preceptes de politique & de sante. Soit.* Qu'entend-on ici par politique? N'a-t-elle aucun raport à la Société? Un homme religieux, sage, modeste, tempérant, n'est-il pas d'un plus agréable comerce qu'un fat, un étourdi, un d. bauché? Le premier n'est-il pas ordinairement plus empressé à servir le prochain que le second? Toutes les vertus tendent donc au bien de la Société & y contribuent. Notre Auteur le reconoitra bientôt lui même, en avouant que l'humilité est une vertu, quoi qu'elle ne regarde pas directement le Prochain?

Sous le masque du Docteur Chinois, notre Philosophe déplore l'oubli d'une ancienne vertu, l'hospitalité: La pernicieuse institution des Cabarets vient, dit-il, des Sauvages de l'Occident. C'est à nous qu'il en veut & à nos mœurs: Le reproche ne fauroit être plus mal fondé. Nous pouvons nous en rapporter à l'avis des Nations

étrangères ; point de Pays au monde où l'on aime mieux voyager qu'en France, où l'on trouve plus de comodité, où l'on soit mieux acueilli & mieux servi.

On peut soutenir même que malgré la multitude & la comodité des Auberges, il n'est aucun Pays de l'Univers où l'hospitalité soit mieux exercée. Pas un gentil-homme de campagne, pas un Curé, pas un honnête Bourgeois qui ne se fasse un devoir de recevoir un étranger, sur-tout dans les lieux où l'on fait qu'il n'y a point de cabarets, & si les Chinois en avoient fait l'expérience ils seroient plus équitables que nôtre Auteur.

Il avoue lui même que l'hospitalité exercée sans précaution & sans prudence seroit sujette à d'étranges abus ; que certains Peuples, qui sont fort mal chez eux, & qui par cette raison aiment à courir, useroient volontiers chez les autres du droit d'hospitalité, sans risquer d'être jamais exposés à rendre la pareille. *L'inconvénient est petit*, ajoute-t-il, *il est aisé d'y remédier en ne recevant que des personnes bien recommandées.* Mais quelle foi peut on ajouter à des recommandations venues de cent lieues & d'un Pays où l'on ne conoit personne ? Les Avanturiers & les fauffaires ne manquent jamais de passeports ni de reco-

mandations ; ils seront les seuls qui jouiront impunément de l'hospitalité & les plus honnêtes gens seront les plus exposés à être dupes.

Il ne faut pas se laisser éblouir par ce que nous lisons dans les Anciens sur l'hospitalité. M. GOGUET a très bien montré, qu'elle étoit établie par pure nécessité & au défaut d'autres ressources ; qu'ainsi il n'y a pas lieu d'en faire un mérite aux anciens Peuples. (\*) Il seroit à souhaiter que notre Auteur eut réfléchi plus murement sur les mœurs anciennes & modernes, ou qu'il eut été plus circonspect dans le jugement qu'il en porte ; il en auroit parlé d'une manière plus raisonnable.

On ne peut qu'applaudir à la Maxime de CONFUTSE'E : *Reconnis les bienfaits par des bienfaits & ne te venge jamais des injures.* Elle est admirable sans doute ; mais il y manque un trait que l'Evangile n'a pas oublié : Pour accomplir toute justice, ce n'est pas assez de rendre le bien pour le bien, & jamais le mal pour le mal ; mais il faut encore rendre le bien pour le mal, être bien-faisant envers ceux même qui nous haïssent. Voilà ce que les Peuples d'Occident peuvent opposer, ou plutôt ajouter à la Morale.

---

(\*) *Origine des Loix, des Science & des Arts.*  
Tome II L. VI. chap. 4.

de CONFUTSE'E, que l'on suppose si sainte, si sage, si parfaite.

Pour donner une idée de l'humilité, nôtre Docteur Chinois dit, que c'est la modestie de l'ame, & non pas l'objection, qu'elle est le correctif de l'amour propre, come la modestie est le correctif de l'orgueil. Admettons la définition. Cette modestie de l'Ame est sans doute une vertu ; par conséquent nôtre Philosophe a soutenu mal à propos, qu'il n'y a de véritables vertus, que celles qui sont utiles à la Société; que pour être vertueux il suffit d'être juste. *Voyez le second Entretien.*

Parle-t-on sérieusement quand on dit, que les Sages des Siècles anciens n'ont jamais donné une définition assez exacte de l'humilité ? J. C. n'en a point donné de définition, mais il en a fait un précepte, qui ne laisse point de doute : *Que celui, dit-il, qui veut être le premier & le plus grand devienne le serviteur de tous* (\*). Il a mieux fait encore, il s'est donné lui-même pour modèle & il a joint l'exemple aux leçons. C'est ce qu'aucun Philosophe n'avoit fait avant lui.

On aperçoit assez l'affectation de nôtre  
Auteur

---

(\*) Matt. chap. XX. v. 27.



Auteur de vanter la Morale de CONFUTSE'E pour insinuer que l'Evāngile ne nous a rien enseigné de plus parfait, on vient de voir le contraire. Ce n'est pas tout. CONFUTSE'E étoit un Philosophe; il avoit passé toute sa vie à étudier & à méditer; il profita des lumières de tous les Sages, qui l'avoient précédés; est-ce un prodige qu'il ait enseigné une Morale plus parfaite que ses Maitres? Mais dans quelle école J. C. avoit il puisé cette Morale si pure, si sainte, si sublime dont il a donné le premier les leçons & l'exemple? Voilà surquoi nos Philosophes ne nous ont point encore éclairci.

Nôtre Auteur répète, en finissant, les déclamations qu'il a déjà faites ailleurs : *Malheur à un Peuple assez imbécile & assez barbare, pour penser qu'il y a un Dieu pour sa seule Province; c'est un blasphème. Quoi! la Lumière du Soleil éclaire tous les yeux, & la Lumière de Dieu n'éclaireroit qu'une petite Nation dans un coin de ce globe! Quelle horreur & quelle sottise! La Divinité parle au cœur de tous les homes, & les liens de charité doivent les unir d'un bout de l'Univers à l'autre.* Il est clair que l'on en veut principalement aux Juifs, parce qu'ils apelloient l'Être suprême le

*Dieu d'Israël.* Mais le sens de ces paroles faute aux yeux. Elles signifient le Dieu unique & Souverain qu'ISRAËL adore, pour le distinguer des fausses Divinités que les autres Nations honoroient. Jamais les Juifs n'ont prétendu que Dieu ne fut point le Souverain Seigneur de tout l'Univers dont ils le croyoient Créateur. Mais enfin il étoit oublié & méconu par tout ailleurs que dans la Judée, & *son nom n'étoit glorifié que dans Israël.* C'est un fait qu'il est inutile de vouloir révoquer en doute. La Divinité parle au cœur de tous les homes, mais la plupart n'avoient point voulu entendre sa voix. Les Philosophes même conseilloient d'adorer les Dieux populaires. Aujourd'hui encore une infinité de Nations ne conoissent point le vrai Dieu & adorent de fausses Divinités. Oserons nous nier ce fait, sous prétexte que la Lumière de Dieu, come celle du Soleil, doit luire à tous les yeux & éclairer tout l'Univers?

Laiſsons de côté les louanges que nôtre Philosophe done à sa propre Doctrine, en louant celle du Prince Chinois: Jamais éloges ne furent prodigués plus mal à propos, jamais Catéchisme ne fut moins propre à rendre un Prince religieux, ni raisonnable.



## RESOLUTIONS D'UNE MERE.

**M**ES Enfans font moins à moi peut-être par le don que je leur ai fait de la vie, qu'à la femme mercenaire qui les alaita. C'est en prenant le soin de leur éducation que je les révendiquerai sur elle. C'est l'éducation qui fondera leur reconnoissance & mon autorité. Je les élèverai donc.

Je ne les abandonnerai point sans réserve à l'étranger ni au subalterne. Comment l'étranger y prendroit il le même intérêt que moi ? Comment le Subalterne en feroit-il écouté come moi ? Si ceux que j'aurai constitué les Censeurs de la conduite de mon Fils, se disoient au dedans d'eux-mêmes, *aujourd'hui mon Disciple, demain il sera mon Maître* ; ils exagéreroient le peu de bien qu'il feroit ; s'il faisoit le mal, ils l'en reprendroient mollement, & ils deviendroient ainsi ses adulateurs les plus dangereux.

Il seroit à souhaiter qu'un enfant fut élevé par son Supérieur, & le mien n'a de Supérieur que moi.

C'est à moi à lui inspirer le libre exercice de sa raison, si je veux que son ame ne se remplisse pas d'erreurs & de terreurs, telles que l'homme s'en faisoit à lui même sous un état de nature imbécile & sauvage.

Le mensonge est toujours nuisible. Une erreur d'esprit suffit pour corrompre le goût & la morale. Avec une seule idée fautive, on peut devenir barbare; on arrache les pinceaux de la main du Peintre; on brise le chef-d'œuvre du Statuaire; on brule un ouvrage de génie; on se fait une ame petite & cruelle; le sentiment de la haine s'étend; celui de la bienveillance se resserre; on vit en transe, & l'on craint de mourir. Les vues étroites d'un Instituteur pusillanime ne réduiront pas mon Fils dans cet état, si je puis.

Après le libre exercice de sa raison, un autre principe que je ne cesserai de lui recommander, c'est la sincérité avec soi même. Tranquille alors sur les préjugés auxquels notre foiblesse nous expose, le voile tomberoit tout à coup, & un trait de lumière lui montreroit tout l'édifice de ses idées renversé, qu'il diroit froidement: Ce que je croyois vrai, étoit faux; ce que j'aimois come bon, étoit mauvais; ce que j'admirois come beau, étoit difor-

me; mais il n'a pas dépendu de moi de voir autrement.

Si la conduite de l'homme peut avoir une base solide dans la considération générale, sans laquelle on ne se résout point à vivre; dans l'estime & le respect de soi-même, sans lesquels on n'ose gueres en exiger des autres; dans les notions d'ordre, d'harmonie, d'intérêt, de bienfaisance & de beauté, auxquelles on n'est pas libre de se refuser, & dont nous portons le germe dans nos cœurs, où il se déploie & se fortifie sans cesse; dans le sentiment de la décence & de l'honneur; dans la sainteté des Loix: Pourquoi appuyerai je la conduite de mes enfans sur des opinions passagères, qui ne tiendront ni contre l'examen de la raison, ni contre le choc des passions plus redoutables encore pour l'erreur que la raison?

Il y a dans la nature de l'homme deux principes opposés: L'amour propre qui nous rappelle à nous, & la bienveillance qui nous répand. Si l'un de ces deux ressorts venoit à se briser, on seroit ou méchant jusqu'à la fureur, ou généreux jusqu'à la folie. Je n'aurai point vécu sans expérience pour eux, si je leur aprens à établir un juste rapport entre ces deux mobiles de nôtre vie.

C'est en les éclairant sur la valeur réelle des objets, que je mettrai un frein à leur imagination. Si je réussis à dissiper les prestiges de cette Magicienne, qui embélit la laideur, qui enlaidit la beauté, qui pare le mensonge, qui obscurcit la vérité, & qui nous joue par des spectres qu'elle fait changer de formes & de couleurs, & qu'elle nous montre, quand il lui plait, ils n'auront ni craintes outrées ni desirs déréglés.

Je ne me suis pas promis de leur ôter toutes les fantaisies; mais j'espère que celle de faire des heureux, la seule qui puisse consacrer les autres, fera du nombre des fantaisies qui leur resteront. Alors si les images du bonheur couvrent les murs de leur séjour, ils en jouiront. S'ils ont embéli des jardins, ils s'y promèneront. En quelqu'endroit qu'ils aillent, ils y porteront la sérénité.

S'ils appellent autour d'eux les Artistes, & s'ils en forment de nombreux ateliers; le chant grossier de celui qui se fatigue depuis le lever du Soleil jusqu'à son coucher, pour obtenir d'eux un morceau de pain, leur apprendra que le bonheur peut être aussi à celui qui scie le marbre & qui coupe la pierre; que la puissance ne donne pas la paix de l'ame, & que le travail ne l'ôte pas,

Auront-ils élevé un édifice au fond d'une forêt? Ils ne craindront pas de s'y retirer quelquefois avec eux-mêmes, avec l'Ami qui leur dira la vérité, avec l'Ami qui saura parler à leur cœur, avec moi.

J'ai le gout des choses utiles; & si je le fais passer en eux, des façades, des places publiques, les toucheront moins qu'un amas de fumier sur lequel ils verront jouer des enfans tout nuds; tandis qu'une Payfane affise sur le seuil de la chaumière en tiendra un plus jeune attaché à sa mammelle, & que des homes bazanés s'occuperont en manières diverses, de la subsistance comune.

Ils feront moins délicieusement émus à l'aspect d'une colonade, que si, traversant un hameau, ils remarquent les épis de la gerbe sortir par les murs entr'ouverts d'une ferme.

Je veux qu'ils voient la misère, afin qu'ils y soient sensibles, & qu'ils sachent par leur propre expérience, qu'il y a autour d'eux des homes come eux, peut-être plus essentiels qu'eux, qui ont à peine de la paille pour se coucher, & qui manquent de pain.

Mon Fils, si vous voulez conoitre la vérité, sortez lui dirai-je; répandez vous

dans les différentes conditions ; voyez les campagnes ; entrez dans une chaumière , interrogez celui qui l'habite : Ou plutôt regardez son lit , son pain , sa demeure , son vêtement ; & vous saurez ce que vos flatteurs chercheront à vous dérober.

Rappelez vous souvent à vous même qu'il ne faut qu'un seul home méchant & puissant pour que cent mille autres homes pleurent , gémissent & maudissent leur existence.

Que cette espèce de méchans qui bouleversent le globe & qui le tyrannisent , sont les vrais Auteurs du blasphème.

Que la nature n'a point fait d'esclaves , & que personne sous le Ciel n'a plus d'autorité qu'elle.

Que l'idée d'esclave a pris naissance dans l'effusion du sang & au milieu des conquêtes.

Que les homes n'auroient aucun besoin d'être gouvernés , s'ils n'étoient pas méchans ; & que par conséquent le but de toute autorité doit être de les rendre bons.

Que tout système de morale , tout ressort politique qui tend à éloigner l'home de l'home est mauvais.

Que si les Souverains sont les seuls homes qui soient demeurés dans l'état de nature , où le ressentiment est l'unique Loi



de celui qu'on ofense, la limite du juste & de l'injuste est un trait délié qui se déplace ou qui disparoit à l'œil de l'home irrité.

Que la justice est la première vertu de celui qui comande, & la seule qui arrête la plainte de celui qui obéit.

Qu'il est beau de se soumettre soi-même à la Loi qu'on impose, & qu'il n'y a que la nécessité & la généralité de la Loi qui la fassent aimer.

Que plus les états sont bornés, plus l'autorité politique se raproche de la puissance paternelle.

Que si le Souverain a les qualités d'un Souverain, ses Etats seront toujours assez étendus.

Que si la vertu d'un particulier peut se soutenir sans apui, il n'en est pas de même de la vertu d'un Peuple. Qu'il faut récompenser les gens de mérite, encourager les homes industrieux, aprocher de soi les uns & les autres.

Qu'il y a par tout des homes de génie, & que c'est au Souverain à les faire paroître.

Faites le bien & songez que la nécessité des événemens est égale sur tous.

Soumettez-vous y, & acoutumez-vous à regarder d'un même œil le coup qui

frappe l'homme & qui le renverse, & la chute d'un arbre qui briserait sa Statue.

Vous êtes mortel come un autre; & lorsque vous tomberez, un peu de poussière vous couvrira come un autre.

Ne vous promettez point un bonheur sans mélange; mais faites vous un plan de bienfaisance que vous oposiez à celui de la nature qui nous opprime quelquefois. C'est ainsi que vous vous élevez, pour ainti dire, au dessus d'elle, par l'excellence d'un système qui répare les désordres du sien. Vous serez heureux le soir, si vous avez fait plus de bien qu'elle ne vous aura fait de mal. Voilà l'unique moyen de vous réconcilier avec la vie. Coment haïr une existence qu'on se rend douce à soi-même par l'utilité dont elle est aux autres?

Persuadez vous que la vertu est tout, & que la vie n'est rien; & si vous avez de grands talens, vous serez un jour compté parmi les Héros.

Rapportez tout au dernier moment, à ce moment où la mémoire des faits les plus éclatans ne vaudra pas le souvenir d'un verre d'eau présenté par humanité à celui qui avoit soif.

Le cœur de l'homme est tantôt ferein & tantôt couvert de nuages: Mais le cœur de l'homme de bien, semblable au specta-

de de la nature, est toujours grand & beau, tranquile ou agité.

Songez au danger qu'il y auroit à se faire l'idée d'un bonheur qui fut toujours le même, tandis que la condition de l'homme varie sans cesse.

L'habitude de la vertu est la seule que vous puissiez contracter sans crainte pour l'avenir. Tôt ou tard les autres sont importunes.

Lorsque la passion tombe, la honte, l'ennui, la douleur comencent. Alors on craint de se regarder. La vertu se voit elle-même toujours avec complaisance.

Le Vice & la Vertu travaillent sourdement en nous. Ils n'y font pas oisifs un moment. Chacun mine de son côté. Mais le méchant ne s'occupe pas à se rendre méchant, come l'homme de bien à se rendre bon. Celui-là est lâche dans le parti qu'il a pris ; il n'ose se perfectioner. Faites vous un but qui puisse être celui de toute votre vie.

## P O R T R A I T S.

CAMILLE est éfectivement ce que les Auteurs ont imaginé souvent, ou plutôt elle possède un assortiment de qualités qu'il étoit au dessus d'eux d'imaginer. Elle est belle, elle est généreuse, elle est tendre, sa conversation en général... mais je voudrois la décrire en particulier. L'on voit dans sa personne les plus justes proportions, il y a en elle je ne sais quoi de gracieux, d'imposant & qui inspire un tendre respect; le son de sa voix est mélodieux; elle ne sauroit ni remuer les yeux, ni faire le moindre mouvement sans déployer de nouvelles graces; elle possède presque toutes les qualités sans s'apercevoir qu'elle les a déjà, ce qui en relève l'éclat. Elle est modeste & se défie de son jugement, quoiqu'elle saisisse toujours très bien le sujet sur lequel elle le porte & qu'elle voie la question dans son vrai point de vue. L'orgueil, le préjugé étant étrangers à son ame ne sauroient l'égarer; elle a l'esprit juste, & porte par conséquent un jugement toujours sûr. S'il y a des sujets trop embarrassés, trop compli-

qués pour l'aimable simplicité de son ame, son ignorance l'embélit. Ce qui caractérise surtout l'esprit de CAMILLE, c'est le gout. Quand elle a le plus parlé sur un sujet, on sent bien qu'elle en pouroit dire d'avantage. Mais en renonçant à la vanité du triomphe, elle ne persuade que mieux. Elle possède le sentiment le plus exquis & ce sentiment respire & parle dans tous ses traits. Est elle mélancolique, pousse t elle un soupir, il n'est personne qui n'en soit touché. On demande s'il est arrivé que'que chose à CAMILLE, & l'on apprend qu'elle soupiroit du malheur d'autrui, ce qui fait qu'on en est plus touché encore. Avec la jeunesse, les graces & une haute naissance CAMILLE embélit toutes les compagnie, & rehausse l'éclat des Cours; dès qu'elle paroît tout le monde semble par une impulsion naturelle reconnoître sa supériorité. Mais dès qu'elle parle elle met les autres plus à leur aise, qu'ils n'ont jamais été. Elle joint à la plus scrupuleuse politesse la gaieté la plus aisée, également éloignée de la réserve & de la hardiesse. Toujours elle est familière sans bassesse, modeste sans timidité & sans embarras, car c'est mal à propos qu'on donne quelquefois le nom de modestie à la timidité & à l'embarras, qui ne

font que des éfets de l'orgueil. Le difcernement le plus exquis eft quelquefois accompagné chez elle d'une aimable rougeur, qui ne fert qu'à donner à fes yeux plus d'intelligence & d'éclat; admirable éfet de la véritable fupériorité. Par ce mérite modeste elle en impofe à l'orgueil & arête le torrent de ce langage faftueux dont les petits efprits placés dans les hautes conditions de la vie, acablent leurs inférieurs. Tout le monde admire, aime & refpecte CAMILLE.

FLORE, qui plait à tout le monde, eft pourtant différente de l'aimable CAMILLE; la nature a déployé dans CAMILLE les agrémens d'une régularité parfaite, & l'élégance des plus belles proportions. FLORE charme les cœurs par un certain piquant où il n'y a point d'art, par fes graces négligées & une vivacité, libre à la vérité, mais qu'on ne fauroit pourtant critiquer. FLORE a quelque chofe d'original, qui lui eft propre, un charme qu'il n'eft pas aifé de décrire. La conoitre & l'aimer font une feule & même chofe; mais vous ne fauriez la conoitre par une description. Sa perfone eft plus touchante que majestueufe, fes traits, plus expreffifs que réguliers, & fes manières plaifent plus parce qu'elles ne font affujeties à aucune règle,

que parce qu'elles font conformes à celles que la coutume a établies. CAMILLE vous rappelle la plus parfaite musique qui ait jamais été composée, & FLORE vous fait souvenir de ces ingénieuses, fantaisies qu'un habile Musicien fait tirer de son luth. En voyant CAMILLE vous croyez voir une jeune & aimable Reine, & FLORE vous retrace l'idée d'une charmante Dame d'honneur. Vous admirez dans CAMILLE la décence des graces, & dans FLORE le charme attirant des amours. Une sensibilité naturelle, une gaieté simple & ingénue; la tendresse la plus touchante sont les traits qui caractèrisent FLORE; la jeunesse en sa fleur pare son visage & l'art serviroit plutôt à en ternir l'éclat qu'à l'augmenter. Tandis que CAMILLE vous charme par l'élégance de sa parure, FLORE enchante par l'aimable négligence de la sienne. Tels sont les divers genres de beauté que la nature s'est pluë à étaler dans CAMILLE & dans FLORE; cependant en montrant au milieu de cette contrariété jusqu'où s'étend son pouvoir de plaire, elle a aussi prouvé que la vérité & la vertu sont toujours les mêmes. La générosité & la tendresse sont les qualités dominantes de ces deux personnes, & jamais on ne les posséda dans un plus haut degré que FLORE. Elle pouf-

se auffi fon atention pour les intèrets d'autrui jufqu'à nég'iger les fiens propres ; & quoiqu'elle foit capable de fuporter courageufement les accidens qui lui furviennent, à peine peut elle foutenir les malheurs d'autrui. Elle unit par le plus heureux mélange la fenfibilité la plus vive avec la gaieté la plus animée , l'une & l'autre fe peignent dans la phifionomie , dans l'acord le plus fédulfant. Tandis que CAMILLE vous infpire un refpect qui vous tient à quelque diftance d'elle , fans diminuer vôtre admiration , FLORE excite chez vous des defirs , mais des defirs épurés : CAMILLE vous représente la dignité de DIANE , & FLORE la fenfibilité de CALISTO. CAMILLE vous élève prefque à la manière de fentir des Anges , & FLORE vous done l'idée délicieufe de la plus charmante des femmes.

PHORBAS poffède prefque toutes les qualités eftimables , il eft raifonnable , impartial & conféquent jufqu'à fe condamner lui même. C'eft une règle pour PHORBAS que de faire toujourns ce qui eft droit ; il eft vertueux , il l'eft par principes & il eft généralement aprouvé. PHORMION eft noble , aimable , généreux ; il poffède toutes les vertus focials , mais il eft fi éloigné



éloigné de penser qu'il en a quelqu'une ou de les considérer come des vertus, qu'il ne les pratique que come des moyens de bonheur. Elles sont si peu chez lui l'effet du travail ou de l'effort, qu'il seroit mal à son aise, s'il s'en écartoit. Ses vertus ont donc une certaine aisance, une certaine élégance, un air naturel si charmant, qu'il ne faut que les voir pour les admirer. Au plus grand mépris de l'argent il joint le plus grand mépris de la prodigalité. Ce qui seroit prodigalité dans un autre est générosité dans PHORMION; les règles ordinaires ne sont pas faites pour les esprits supérieurs. PHORMION aime le plaisir il s'y entend, il est fait pour lui, il en jouit & il l'inspire. La froideur & l'insensibilité, l'amour propre excessif & la licence apprennent à son école à sentir, à goûter & à approuver ces plaisirs purs & sublimes dont ils n'avoient pas même eu l'idée. Le vice en sa présence a honte de sa laideur. Que PHORMION est aimable! Sa philosophie est mâle, mais douce; ses manières sont modestes, mais pleines de feu. Jamais son visage ne porta l'empreinte de la foiblesse, quoiqu'on y découvre celle de la sensibilité. Il fait tirer la quintessence du plaisir de tous les objets qui y sont pro-

pres, mais il en goûte encore davantage à les sacrifier à un autre. Son ami est-il dans la peine ? il donne volontiers sa bourse pour l'en tirer ; est-il en danger ? il exposera avec plus de satisfaction encore sa vie pour le défendre. Que ces traits sont aimables & touchans, mais qu'il me soit encore permis d'ajouter que PHORMION est judicieux & qu'il l'est au plus haut degré. Les mêmes principes qui guident son goût jusqu'à la précision de chaque plaisir, semblent aussi diriger sa raison jusqu'à la plus scrupuleuse exactitude dans la recherche de la vérité. Il semble que la nature en formant PHORMION, ait voulu montrer un homme souverainement aimable, & présenter le tableau de ce bonheur qui accompagne la vertu, qui est son ouvrage. PHORBAS considère PHORMION & il voit qu'il a été fait pour être vertueux, & qu'il ne peut pas être autrement. Il le voit & quelque droit que soit son cœur, il ne peut s'empêcher de sentir son infériorité en se comparant avec lui. Il est juste, mais il n'a jamais senti ce plaisir délicieux qu'il y a à être plus que juste. Il trouve qu'il est au dessous de lui de s'écarter des règles de l'ordre, mais il n'a jamais senti les charmes de la délicatesse, les raffinemens exquis de la générosité, le plaisir infini qu'il y a à

faire ce qui est grand par excellence. Il est vrai, qu'il va au devant des souhaits de ses amis, & qu'il les satisfait fut-ce même à ses dépens; mais il ne jouit pas de cette vertu; son penchant naturel ne l'y porte pas; il n'est donc pas heureux à proportion de son mérite, & ne sauroit se faire approuver à proportion de ce qu'il vaut. PHORBAS est vertueux par raison & par réflexion, PHORMION doit sa vertu à la trempe & à l'élévation de son ame; la vertu de PHORBAS est plus méritoire, celle de PHORMION plus attirante.

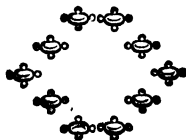
Il est un certain Auteur qui offre continuellement des paradoxes à mon esprit; je ne saurois dire en quoi il excelle ou à me charmer ou à me blesser; je ne fais si je dois l'appeller le premier ou le dernier des Ecrivains; je crois même qu'il n'y a personne qui n'y soit aussi embarrassé que moi; car il a écrit des ouvrages qui ont assez de mérite pour être recherchés de tout le monde, & aussi assez de défauts pour être rejetés de tous. Sa plus grande gloire est d'avoir été condamné par des gens sensés, & applaudi par des femmes sensibles; les premiers en effet sont aussi ignorans dans les mouvemens du cœur, que les autres le sont dans l'art du raisonnement. Dans plusieurs

ocasions, c'est l'observateur de la nature humaine le plus fin & le plus délicat que j'aie rencontré ; ses sentimens sont quelquefois justes & pleins de finesse ; sa finesse dégénère souvent en puérités & sa justesse en dégout. Il ne s'arrête pas uniquement à ces distinctions fines & touchantes que la conception de quelques homes ne sauroit saisir. Il s'abaisse encore à diverses petites circonstances de société qui ne sauroient avoir d'attrait que pour une nourrice. Cet Ecrivain possède à un degré supérieur la délicatesse & la raison, mais il n'a point assez de jugement pour diriger ces qualités. Il manque de gout. De là viennent les erreurs dans lesquelles il tombe lorsqu'il parle de ces matières. L'on sent même alors clairement, que ni la nature, ni l'éducation ne lui ont donné cette espèce de tact qui est si nécessaire dans de pareilles entreprises ; son esprit est confus & borné, il manque d'étendue, de liberté & pour tout dire en un mot, de gout ; les gens du monde sont débauchés jusqu'à l'excès ; ses femmess sont d'un ridicule outré soit dans le bien, soit dans le mal ; il y a des morceaux de lui, où l'on trouve la délicatesse la plus exquise & la plus relevée, je dirois presque céleste. Il y en a aussi qui sont pleins de gaieté & de l'enjouement

le plus aisé ; mais on s'aperçoit cependant bientôt que l'Auteur n'est pas un maître ; on est choqué de tems en tems des défauts, de la pesanteur & des écarts qu'on y trouve, & vous êtes fâché de ce qu'il ne vous plait pas davantage ou moins.

Est ce là le jeune **ESCHILE** qui entre ? Non . . . . c'est lui , c'est sa figure ; cependant ce n'est pas son air. Oui ma foi, maintenant qu'il approche d'avantage, je le reconois . . . . mais . . . . qu'elle métamorphose ! à quoi ressemble t il le pauvre enfant ! L'année dernière il étoit encore si timide, si modeste, si docile ! avec quel plaisir ne l'encourageoit-on pas ! Comment se peut-il qu'en quelques mois il soit si changé ? Mon cher **ESCHILE**, j'en suis, blessé c'est à dire pour vous. Quoi donc ! ne me reconoissez vous pas ? Ah ! fort bien ; vous avez acquis de faux airs, & vous voilà sur le qui vive ; n'est ce pas ? Je ne veux pas en rire, cependant j'en ai beaucoup d'envie ; & cela me divertit. Quoi ! vous fâchez vous saluez aussi la Comtesse ! ma foi je rirai. Mais il vous manque encore la dernière main : vous roidissez votre cou, vous regardez ça & là , enfin vous faites l'agréable très désagréablement. Soyez sûr que si vous n'imites pas mieux votre modèle,

vous ferez très ridicule. Ah ? le voici ..  
tenez jeune ESCHILE , considérez DORI-  
MON : Voyez s'il n'est pas come dans une  
balançoire. Voilà ce qui s'apelle un fat ;  
il vous joueroit par deffous jambe. Exa-  
minez combien sa parure est élégante sans  
être magnifique , & à quel point elle lui  
sied ! Il ne craint ni de la chifoner , ni de  
se déranger lui même. DORIMON est un  
fat complet , mais du moins je m'en amu-  
se ; croyez moi ce sont les ridicules man-  
qués qui déplaisent le plus.





## LE PETIT MAITRE

*Près du sexe tu vins , tu vis & tu vainquis ;  
Que te manque-t il donc ? Allons , saute Marquis !*

REGNARD.

**Q**U'EST CE QU'UN PETIT MAITRE ? C'est un home entêté de lui-même faute de mérite, ridicule par système, étourdi par tempéramment, fou par choix, quelque fois amusant, souvent libertin par vanité, toujours singe. Il réunit les contraires. Grossier & poli, insinuant & brusque, naturel & affecté, vif & doux, il est tantôt haut, tantôt bas. J'en ai vu un, qui en embrassant ses Amis leur donoit des coups de poing & leur faisoit mille caresses, se jettoit à leur cou come s'il alloit les étouffer, les quitoit sans adieu, revenoit en sifflant, & disparoissoit une seconde fois en chantant.

Le Petit-Maitre n'a point de caractère décidé. Une extrême fatuité est ce qu'il y a de plus uniforme en lui. C'est sa qualité cardinale, elle ne le quite point,

dès qu'une fois elle s'est emparée de lui. C'est quelque chose d'assez plaisant que de voir cinq à six Petits Maitres ensemble, faire un conflit d'impertinences. Ils tâchent de renchérir les uns sur les autres. Celui-ci fait une grimace nouvelle, celui-là veut primer par un maintien grotesque, celui-là se distinguer par une phrase néologique d'une nouvelle espèce, un autre, briller en ouvrant sa tabatière avec une gentillesse *inouïe*, le cinquième les égale en graffayant, & le sixième les efface tous par l'ingénieuse invention d'une mode extravagante ; car les modes sont surtout de leur ressort. Après cette belle ouverture ils se séparent. Ils vont chacun de leur côté travailler à l'exécution & à la perfection de ce plan admirable. L'un s'enferme quelques heures avec sa Brodeuse, l'autre une semaine avec son Tailleur. Tous s'épuisent en méditations sérieuses, & font des efforts héroïques d'imagination, pour doner à cette nouveauté l'empreinte de leur génie & de leur gout. Après ce pénible travail, ils se revoient, s'admirent d'abord, puis se critiquent, & finissent par se féliciter eux mêmes de l'*élégance supérieure* de leur ajustement. On en est surpris ; cet étonement est pour eux admi-



ration. On en rit ; c'est la marque d'une aprobation gracieuse.

L'amour propre domine le Petit Maître, la bagatelle l'amuse , le bon-sens l'ennuie, le vrai l'excède. Un air évaporé fait toutes ses graces ; son toupet ses plus chères amours ; le singulier , son mérite ; les riens sa conversation. On pourroit définir la Petite-Maitresse, l'art de dire des riens , de faire des riens & de n'être rien. Le Petit-Maître n'est bon qu'à servir de jouet aux gens sensés. Est-il en compagnie ? Il comence par se saisir de la conversation, il parle de tout , il fait tout, il décide de tout. Il faute d'un propos à un autre le plus légèrement du monde. En un quart d'heure mille sujets différens, & sur chaque sujet mille sottises. Après avoir bien jassé & tiranisé les oreilles & la langue des autres, on est bien surpris de voir qu'on n'a rien retenu de ce qu'il a dit.

Quel métier, que d'être toujours occupé à outrer le ridicule, à se doner en spectacle au public, à présider aux toilettes, à traiter le frivole come le sérieux, & le sérieux come le frivole ; à se farder come une coquette, à s'encenser soi même, à courir après les plaisirs ! Car voilà la vie d'un Petit-Maître, François s'entend, car les nôtres n'en font, ne leur en déplaise,

que d'assez mauvaises copies. Pour être Petit Maître avoué par ceux qui entendent toutes les règles de l'art, il faut quelque chose de plus que de caresser d'un ris nigaud toutes ses phrases, d'être frisé à la carpe, de porter un surtout à l'Angloise, & de prononcer le WESAIR, L'ALLAIR, WIRTAMBAIR, & WOLFAMBUTELL; tant il est vrai que sortir de son naturel c'est se ridiculiser soi-même.

„ La Petite Maîtrise n'est point ce qu'on  
 „ imagine communément, me disoit un  
 „ jour un de ses plus dignes soutiens. Elle  
 „ est à proprement parler l'art de mettre  
 „ habilement en œuvre tout son mérite  
 „ pour parvenir à être aimé, de développer  
 „ tous ses talens pour la galanterie.  
 „ C'est une science, qui a ses principes,  
 „ sa langue, ses vues particulières. Que  
 „ les femmes deviennent raisonnables, le  
 „ Petit Maître ne fera plus de mise. C'est  
 „ vous dire que son règne ne finira pas  
 „ si tôt.

„ Est on Petit Maître? On se tire de  
 „ la foule, on tient à un corps, on a un  
 „ titre, on brille. On n'a pas le *Dis-*  
 „ *gracieux* d'être confondu avec un tas  
 „ de fots. Il y a quelques années que  
 „ je pensois, moi, come le reste des ho-  
 „ mes. Mon allure étoit des plus unies,

» Qui m'avoit vû une fois m'avoit affés  
 » vû. J'en comptois sur le vieux ton ,  
 » on me *Cruallisoit*. Les choses ont bien  
 » changé. Je suis aujourd'hui plus heu-  
 » reux , non que je veuille me doner pour  
 » home à bones fortunes; mais fans va-  
 » nité, je n'ai plus besoin de soupirer.  
 » Je suis acablé, étoufé, inondé de fa-  
 » veurs. Je n'y pouvois presque plus  
 » tenir, quand je partis de *Paris*, & à  
 » dire vrai, je regarde le voyage que je  
 » fais come un tems de répit. Jugez en :  
 » Je ne pouvois avoir de pré érence mar-  
 » quée pour une femme, que je n'en dé-  
 » sespérasse cinquante, & je suis bon de  
 » mon naturel.

» Le titre de Petit Maître est un Passe-  
 » port à l'oubli des bienséances. Ces bien-  
 » séances sont si gênantes, & nous ai-  
 » mons si peu à être gênés ! Quelqu'un  
 » a t il afiché la Petite Maitrise ? On lui  
 » pardone le ton haut, les manières brus-  
 » ques, l'inconstance & l'indiscrétion. On  
 » lui permet de draper les femmes en pré-  
 » sence des femmes mêmes. Nous par-  
 » lons indécemment du beau-sexe ; & c'est  
 » ce que nous apellons le ton de la bone  
 » compagnie. Il semble d'abord que ce  
 » bon ton devroit nous faire jetter par  
 » les fenêtres : Erreur. Il nous done Pair

» redoutable , & femme qui craint est  
 » à demi vaincue.

» Nous vivons au singulier. Nous avons  
 » des imaginations uniques , & il nous en  
 » coute peu. Quelques regards en des-  
 » sous , des révérences en avant , des dis-  
 » tractions affectées , des pirouettes sur le  
 » talon , des propos hors de propos , des  
 » épaules arondies , un salut en dedans ,  
 » un air grivois , décilif & important tout  
 » ensemble , une mémoire fournie de chan-  
 » sons peu grâzées , d'anecdotes de ruel-  
 » les , le tout soutenu d'un équipage leste ,  
 » d'une veste brochée en or , d'un dessein  
 » singulier , voila le Petit Maître.

» Nôtre art a sa politique. Nous avons  
 » mille petites ruses. On ne s'en méfie  
 » point , on y est pris. Qu'un Petit-Mâi-  
 » tre entre dans une compagnie d'un air  
 » conquérant , libre & dégagé , le panier  
 » droit froissé exprès , la face gauche des  
 » cheveux dépoudrée & défrisée , on ima-  
 » ginera tout de suite qu'il a été en bo-  
 » ne fortune. Le voila à la mode , couru ,  
 » lorgné. Les cœurs volent au devant  
 » de ses regards. Paitris de la plus fine  
 » fleur de l'usage du monde , nous avons  
 » l'art de tirer parti de nos défauts en  
 » les faisant servir à nos vues. Nos Fran-  
 » çaises ont sur les yeux un bandeau qui

» les leur cache. Ici, on n'est pas fait à  
» nos manières, on nous voit mieux.

» Nous avons un jargon qui est tout  
» à nous. Il n'a pas la fadeur du stile  
» écumé des ruelles, ni le précieux du  
» Néologisme de nos Beaux Esprits, ni  
» l'insoutenable incongruité des expressions  
» reçues. C'est un langage court, dont  
» nous sommes les Créateurs, naturel &  
» guindé, énergique & simple. Notre  
» Dictionnaire ne contient pas au de-là  
» d'une centaine de mots; mais ces mots  
» ont ceci de comode, qu'ils peuvent se  
» lâcher en toute occasion; sans se donner  
» bourgeoisement la peine de les acou-  
» pler, on est sûr de bien parler, de  
» donner du nouveau, d'être admiré sans  
» être entendu. Et à quoi bon se faire  
» entendre? N'est il pas plus difficile de  
» payer son écot à la conversation en pa-  
» roles, qui puissent soutenir l'examen,  
» qu'il ne l'est d'en marier, qui soient  
» tout étonnés de se voir ensemble pour  
» la première fois. On nous écoute; on  
» est frappé de ce nouveau hazardé. On  
» cherche à le pénétrer. On n'imagine  
» pas seulement, que ce qu'on appelle bon  
» sens ait traité avec incivilité ce que nous  
» avons dit.

Oh! MONSIEUR! interrompis-je, par-

lez intelligiblement. Je vous jure que je n'ai pas assez de pénétration pour entendre, ni assez d'esprit & de gout pour admirer ce que vous venez de dire. Mettez vous à ma foib'e portée.

„ Volontiers, reprit-il; je vous dirai  
 „ donc tout uniment, que le Petit-Maitre  
 „ outre son langage particulier a au su-  
 „ prême degré ce qu'on apelle l'esprit des  
 „ Dames, qui a bien son mérite. Il con-  
 „ siste à s'évaporer en gentilleses sur une  
 „ mouche, une coife, un nœud de ru-  
 „ ban, à les amuser par des babioles, à  
 „ les chicarer à tous propos, à entendre  
 „ finesse à tout, à chercher des équivo-  
 „ ques dans les phrases où il n'y en a  
 „ pas l'ombre, à se récrier sur leurs moin-  
 „ dres faillies, à jargonner & papilloter le  
 „ sentiment. C'est là une autre branche  
 „ de l'esprit à la mode, qu'on nomme, je  
 „ ne fais pourquoi, esprit métaphisique,  
 „ peut-être parce qu'il a la vertu de ren-  
 „ dre le sentiment avec une obscure déli-  
 „ cateffe. On s'en sert principalement,  
 „ quand on veut, sans rien dépenser en  
 „ tendresse, ne point faire faux bond à la  
 „ décence. Il fait beauté dans les contes  
 „ étudiés. Le Conteur peut bavarder deux  
 „ heures sur l'esprit & sur la raison, sans  
 „ doner de l'un ni de l'autre. On peut

20 composer dix Volumes sur la tête d'une  
20 épingle à l'aide de l'esprit métaphisique.  
20 „ Passons à la Lorgnette. Elle est dans  
20 le bon ton de l'usage présent ce qu'est  
20 le compas dans la Géométrie. Elle est  
20 l'Arbitre de toutes les graces; sans elle  
20 que deviendroient ces mines, ces airs  
20 coquets, ces coups d'œil artificieux?  
20 Tout le monde lorgne aujourd'hui en  
20 *France*. Le tour de lorgnette distingue  
20 seul le Petit-Maître de bon alloi, d'avec  
20 le Petit Maître subalterne. De bone  
20 foi peut-on se passer de Lorgnette? Faut-  
20 il pour voir se servir de ses yeux à la  
20 Bourgeoise? Quel hommage plus flateur  
20 que de voir cinq ou six lorgnettes bra-  
20 quées contre une femme! Si j'étois fem-  
20 me j'en ferois extasiée. Les laides en sou-  
20 frent & en grondent. Mais vraiment!  
20 est-ce aux laides que nous en voulons.  
20 D'ailleurs les homes ont aujourd'hui la  
20 vue extrêmement foible. Il faut que  
20 l'art supplée à ce défaut... Mais il est  
20 tems d'aller chez Mad. \*\*\*. avec qui je  
20 dois diner tête à tête.



## P L A C E T

*A Messieurs de l'Académie Française.*

MESSIEURS,

**L**ES mots *septante*, *huitante*, & *nonante* viennent vous supplier très humblement de mettre fin à l'injuste proscription qu'ils essuient depuis si long-tems. Ne vous offensez pas, Messieurs, de ce mot *d'injuste*; ce n'est point sur vous qu'il doit porter, mais sur une malheureuse fatalité qu'il y a souvent dans les choses humaines. Par où méritons nous en effet cette honteuse proscription? Les mots *septante*, *huitante*, & *nonante* sonent-ils donc moins bien à l'oreille que ceux de *quarante*, *cinquante*, & *soixante*? De plus, dans aucune des langues mortes ou vivantes ont ils jamais éprouvé rien de pareil, & sera-t il dit que dans la langue la plus polie de toutes les Nations, on voie de tels caprices, de telles bizareries? Peut on dire en effet qu'il y ait plus de raison de dire *soixante* & *quinze*, que de dire *quarante* & *quinze*,  
ou



ou de dire *quatre vingt & douze*, que de dire *trois vingt & douze*? Outre cela. n'est-ce pas alonger sans la moindre nécessité, & n'a-t-on pas plutôt dit *septante neuf* que *soixante & dix neuf*, & *nonante neuf* que *quatre vingts & dix neuf*? Et puis qu'on a comencé à compter d'une manière uniforme jusques à *septante*, pourquoi s'en départir pour prendre une autre manière de pur caprice, & cela pour en prendre bientôt une toute différente & non moins capricieuse quand on sera à *huitante*?

Toutes ces considérations, Messieurs, sont si saisissantes qu'à votre défaut, nous les soumettrions avec une entière confiance, à la décision de tout ce qu'il y a de gens sensés parmi toutes les diverses nations de l'univers.

Il n'est peut être pas inutile d'ajouter, que nous savons avec certitude, que bien des gens nés françois & très amateurs de nôtre langue, sont fortement résolus de ne point se laisser imposer par l'autorité de l'usage ni par vos Dictionnaires, & de dire constamment *septante*, *huitante* & *nonante*, quelque raillerie qu'ils dussent en essuier; ainsi, comé nous faisons le nombre des années de la maturité de l'âge & de l'âge pacifique, nous verrions avec douleur qu'à

nôtre occasion il s'éleva des disputes, des débats & des schismes.

Puisse vôtre illustre Compagnie être toujours le judicieux Arbitre du langage françois, & puissiez vous, Messieurs, chacun en particulier, en récompense du favorable apointement que nous attendons de vôtre bon sens, atteindre jusqu'à l'âge de *nonante ans*. Nos vœux ne vous en seront sans doute pas moins agréables, pour les avoir énoncés de cette façon, que si nous eussions dit *quatre vingts & dix* expression précieuse, poliffone, & dès là capable de rendre suspecte nôtre sincérité.





## B O Z A L D A B.

## ANECDOTE ÉGYPTIENNE.

**B**OZALDAB Caliphe de l'Égypte avoit passé plusieurs années heureux & content sous les doux pavillons du plaisir, & chaque matin avoit versé sur sa tête l'huile de la joie : Mais au milieu de sa prospérité, son fils unique ABORAM, pour qui il avoit amassé ses trésors, étendu son empire par des forteresses imprenables, fut tout d'un coup blessé à la chasse par une main inconnue qui lui donna la mort.

BOZALDAB, dans l'excès de sa douleur & de son désespoir, ne voulut plus retourner à son palais & se retira dans la grotte la plus obscure d'une montagne voisine ; il se roula dans la poussière, & versoit par terre la coupe de consolation que lui offroit la patience. Il ne voulut plus admettre ses ministres auprès de lui, & ne prêta plus l'oreille qu'aux cris lugubres des oiseaux de la nuit, qui parcouroient les voutes de sa solitude, & en faisoient ré-

Peut on regarder co-

„ me bienfaisant, s'écrioit-il, un Dieu qui se  
 „ tient come en embuscade pour bleffer une  
 „ ame par les traits d'une douleur subite,  
 „ & qui dans un instant frape ses créatu-  
 „ res d'un malheur irrémédiable? Cepen-  
 „ dant des Prêtres menteurs ne nous par-  
 „ lent que de la justice & de la tendresse  
 „ d'une Providence, qui dirige toute chose  
 „ & qui embrasse tous les êtres dans son  
 „ amour. Oui, celui à qui vous attri-  
 „ buez l'empire des Cieux, imposteurs que  
 „ vous êtes, est si éloigné de protéger les  
 „ malheureux fils des homes, qu'il prend  
 „ un continuel plaisir à abatre les plus  
 „ brillantes fleurs du jardin de l'espéran-  
 „ ce; & semblable à un géant, il ne se  
 „ délecte qu'à renverser les tours les plus  
 „ fortes du bonheur avec la massue redou-  
 „ table de sa colére. Si cet Etre possédoit  
 „ la bonté & le pouvoir que la flatterie  
 „ lui done, sans doute qu'il voudroit &  
 „ pouroit bannir du monde ces maux, qui  
 „ en font un cachot affreux, un théâtre  
 „ de vanité & de malheur. . . Je suis réso-  
 „ lu à n'y pas demeurer davantage.

Il lève en même tems une main fu-  
 rieuse, que le désespoir avoit armée d'un  
 poignard & alloit se percer le sein, lors-  
 que la brillante lumière d'un éclair vint  
 percer l'obscurité de sa caverne; c'étois

L'avantcoureur d'un Etre dont la grandeur & beauté étoient au dessus de l'humain ; vêtu d'une robe d'azur, couronné d'amaranthes, & tenant une branche de palmier à sa main droite, il arrête le bras du Calife tremblant & étonné, & lui dit avec un majestueux souris, „ Suis moi jusqu'au „ fomet de cette montagne.

„ Regarde de ce lieu, lui dit ce respectable guide ; je suis CALOC, l'Ange de „ la paix, regarde dans cette vallée.

BOZALDAB tourna ses yeux du côté qui lui étoit indiqué, & vit une Isle stérile, brulée & inhabitée, dans le milieu de laquelle il découvrit un home pâle, maigre & défait ; c'étoit un marchand qui périssoit de faim, & qui déplorait le malheur qu'il avoit de ne pouvoir trouver ni fruits, ni fontaine dans ce désert abandonné ; il imploroit la protection du Ciel contre les tigres, qui ne pouvoient manquer de le dévorer depuis qu'il avoit achevé de consumer le bois qu'il avoit amassé, pour faire pendant la nuit des feux propres à les éfraier. Il jettoit en même tems sur le sable une cassette de bijoux qu'il méprisoit come des bagatelles qui ne lui étoient d'aucun usage ; & foible & tremblant se trainoit sur une éminence, où il avoit acoutumé de se ren-

dre tous les après midi, & où il restoit jusqu'au coucher du Soleil, dans l'attente de quelque vaisseau à qui il put faire signe d'approcher.

„ Habitante du Ciel, s'écria BOZALDAB, „ ne souffre pas que ce malheureux périsse „ par la fureur des bêtes féroces! Paix „ répondit l'Ange. & observe.

BOZALDAB tourna donc les yeux vers la mer, & vit arriver un vaisseau dans cette Isle déserte. Qui pourroit exprimer le ravissement du marchand, quand le Capitaine lui offrit de le transporter dans sa patrie, si vouloit lui donner pour récompense la moitié des bijoux de sa cassette. Mais cet officier impitoyable n'eut pas plutôt reçu le prix convenu, qu'il tint conseil avec sa troupe, & qu'ils résolurent de saisir le reste des pierreries, & d'abandonner le malheureux exilé à la triste & déplorable situation dans laquelle ils l'avoient trouvé. Il eut beau pleurer & conjurer, toutes ses sollicitations furent inutiles.

„ Le Ciel permettra t il donc que l'on „ comette de telles injustices, s'écria BO- „ ZALDAB. . Regarde de rechef, lui dit l'An- „ ge, & vois le vaisseau dans lequel tu dé- „ sirois, par une suite de tes courtes lu- „ mières, que le marchand put s'embar- „ quer, vois le dis je, brisé en pièces

„ contre un roc, n'entens tu pas les cris  
 „ des matelots submergés? Oferas tu bien  
 „ après cela préfumer affez de toi, pour  
 „ entreprendre de diriger le Gouverneur de  
 „ l'univers dans la difpofition des événe-  
 „ mens? Celui qui a excité ta compaffion  
 „ fortira de cete horrible folitude, mais  
 „ non pas par les moyens que tu prefcris.  
 „ Son vice eft l'avarice, qui non feulement  
 „ le couvre d'opprobre, mais fait encore  
 „ fon tourment; il s'eft imaginé, qu'il  
 „ y avoit dans l'or je ne fais quel char-  
 „ me, qui femblable à la baguette d'AB-  
 „ DIEL pouvoit fatisfaire tous les defirs &  
 „ calmer toutes les craintes; mais il a  
 „ appris à préfent à l'abhorer, il a jetté fes  
 „ bijoux fur le fable & reconu leur inu-  
 „ tilité; il en a ofert une partie à des ma-  
 „ riniers & a vu qu'ils lui étoient funef-  
 „ tes; il fait donc à préfent, que la situa-  
 „ tion & le caractère feul du poffeffeur,  
 „ peuvent les rendre utiles ou inutiles,  
 „ avantageux ou préjudiciables. Heureux  
 „ celui qui fait tirer la fageffe de l'affiction.  
 „ Mais il eft tems que tu tournes tes yeux  
 „ fur une autre fcène bien plus intéreffante.

Le Caliphe vit en même tems un palais  
 magnifique, orné des ftatues de fes Ancê-  
 tres en jafpe; des portes d'ivoire en tour-

nant sur leurs gonds d'or, laissèrent voir un trône de diamans environé des chefs de cinquante nations, & d'une foule d'Am-  
bassadeurs de figures & d'hbits diférens ; c'étoit sur ce siége magnifique qu'ABO-  
RAM ce fils que BOZALDAB peuroit, étoit assis, ayant à ses cotés une Princesse de la plus grande beauté. ( racieux CALOC.. c'est mon fils, s'écria le Caliphe, ah soufre que je l'embrasse. Tu ne saurois, repliqua l'Ange, saisir un Etre qui n'a point de corps ; mon dessein n'est que de te faire voir, qu'elle auroit été la destinée de ton fils, s'il eut continué à vivre sur la terre. Ah ! pourquoi, repliqua BOZALDAB, ne lui a-t-il pas été permis de continuer de vivre ? Pourquoi du moins ne puis je être témoin d'une félicité & d'un pouvoir si grand. Considère la suite, lui dit celui qui demeure dans le cinquième Ciel. BOZALDAB regarda donc atentivement, & vit le visage de son fils sur lequel reposoit auparavant le doux sourire de l'ingénuité & les couleurs brillantes de la santé, tantôt défiguré par la rage, & tantôt plongé dans la fixe insensibilité de l'ivresse ; quelquefois le dédain sembloit s'en emparer, d'autres fois c'étoit la crainte qui le faisoit pâlir jusques à ce que l'intempérance à la fin le fêtrit ; ses mains étoient teintes de sang,



la fureur & l'appréhension le faisoient trembler tour a tour, le palais qui brilloit, il n'y avoit qu'un moment, de toute la magnificence orientale, se changea tout à coup en cachot, ou il vit son fils étendu sur le pavé, blessé & privé de ses yeux. Bientôt il aperçut la Sultane favorite qui étoit assise, il n'y avoit qu'un moment à coté de son fils, entrer avec une coupe empoisonnée qu'elle força ABORAM de boire ; apres quoi elle épousa son Successeur au trône.

„ Heureux, dit CALOC, celui que la  
 „ Providence a préservé du crime par les  
 „ coups de l'Ange de mort, a qui elle a  
 „ ôté un pouvoir qui dans ses mains n'au-  
 „ roit servi qu'à entasser sur sa tête plus de  
 „ malheurs qu'il n'en auroit pu causer aux  
 „ autres.

„ C'en est assez, dit BOZALDAB, j'adore  
 „ les desseins impénétrables de la Toute-  
 „ Science ; de quels abîmes de maux n'a-  
 „ t-elle pas retiré mon fils par une mort  
 „ que je déplorais imprudemment come  
 „ malheureuse & prématurée ; cette mort  
 „ qui l'a enlevé dans le sein de l'innocen-  
 „ ce & de la paix, a rendu sa mémoire  
 „ précieuse sur la terre, & a fait passer  
 „ son esprit dans le Ciel.

„ Jette donc cette épée, dit alors le

» Messager Céleste , que tu étois pret à  
» plonger dans ton cœur ; change tes plain-  
» tes en silence & tes doutes en adoration ;  
» un mortel pourroit-il regarder dans le  
» profond abime de la Sageſſe éternelle ,  
» ſans étonement & ſans que la tête lui  
» tourne ? Un Eſprit dont la vue n'eſt pas  
» infinie pourroit il rien comprendre parfait-  
» tement, au milieu de ſes rapports infinis qui  
» lient enſemble tous les Êtres ? Ces canaux  
» que tu fais ouvrir tous les ans pour rece-  
» voir les inondations annuelles du Nil ,  
» pourroient-ils contenir les eaux de l'O-  
» céan ? Souviens toi que la créature n'eſt  
» pas capable d'un bonheur parfait, puis-  
» que c'eſt un attribut auſſi incomuniqua-  
» ble que l'éternité & la puissance infinie.  
» Tandis que l'Ange parloit ainſi , il éten-  
» doit ſes ailes pour prendre ſon vol vers le  
» Ciel, & le bruit que fit leur mouvement,  
» égaloit celui d'une cataracte.

---

**PORTRAIT** *de M. GOFECOUR (\*) mort à Lion en Février 1765. par Mad. de L.*

**P**EINDRE son meilleur Ami est le travail le plus délicieux & le moins aisé; mais lorsque la satisfaction l'emporte sur la difficulté, les obstacles disparaissent, & le courage répond du succès. C'est une réflexion qu'on devroit faire sur toutes les actions de sa vie & d'après laquelle j'entreprends le Portrait de M G Sa figure est agréable par un mélange de naïveté & de finesse. Sa physionomie est intéressante; sa contenance négligée & non halante; son maintien & sa démarche annoncent la bonté, la modestie, la paresse & l'embaras. Son ame est tendre, ferme, généreuse & élevée. Elle a précisément cette doze de fierté, qui fait qu'on se respecte sans humilier les autres. En Morale & en Phi-

---

(\*) M GOFECOUR a passé la meilleure partie de son tems à Genève Il a été Secrétaire de M la CLOSURE Résident de France; il avoit de très bones connoissances dans la Ville Il s'est fait aussi des Amis à Paris & à Lion, où il est mort âgé de 75 ans.

lofophie, il a des principes févères qu'il ne fe permet point de modifier n'y d'adoucir fuivant les circonftances; mais dont il fe relache prefque toujours, lors qu'il s'agit de juger les autres.

Il a l'efprit jufté, pénétrant & profond. Il penfe & s'exprime fortement, mais fans correction; auffi perfone en parlant mal ne fe fait mieux écouter. En matière de gout nul n'a le tact plus fin, plus délicat, ni plus sûr. Il a un tour de plaifanterie qui lui eft propre, & qui ne sied qu'à lui.

Son caractère eft un mélange de vérité, de douceur, de fauvagerie, de fenfibilité, de réfervede, de mélancolie & de gaieté. Il aime la folitude, & l'on voit que le gout pour la Société ne lui eft pas naturel; c'eft un gout aquis par l'éducation, par l'habitude. Le comerce de fes Amis ajoute à fon bonheur fans y être effentiel. A l'afpect de ce qui ne lui eft pas familier, fon premier mouvement eft de s'éloigner; ce n'eft que la réflexion, la politeffe & une forte de facilité dans le caractère qui le retiennent; & come il craint de manquer d'égarde, il refte fouvent avec les gens qui l'ennuient ou qu'il n'aime point. Alors un fíence profond & un air diftrait ne tardera pas de s'emparer de lui.

Ce je ne fais quoi de solitaire & de renfermé, joint à beaucoup de paresse, rend en public son opinion souvent équivoque; il ne prononce jamais contre son sentiment, mais il le laisse douteux. Il hait la dispute & la discussion, il prétend qu'elles ne sont inventées que pour le salut des fots.

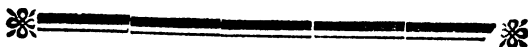
Il faut conoitre M. G.. particulièrement pour sentir ce qu'il vaut, & il n'y a que ses Amis qui soient en droit de l'apprécier, parce qu'il n'est lui qu'avec eux. Son air alors n'est plus le même; la plaisanterie, la gaieté, la franchise, anoncent son contentement & succèdent à la contrainte & à la sauvagerie.

Ces démonstrations sont les seules qu'il faut attendre de son amitié dans le courant de la vie. Son ame naturellement renfermée, ou peut être brisée par les chagrins qu'il a éprouvés, l'empêche d'être aussi comunicatif qu'un caractère tel que le sien sembleroit le promettre: Il écoute ses Amis & leur répond avec le plus grand intérêt, tant qu'ils ne lui parlent pas de lui; c'est le seul point sur lequel il soit en reste avec eux. C'est peut être aussi le seul home à qui il soit doné d'inspirer de la confiance sans en témoigner réciproquement; mais il prouve à ses Amis par sa

fécurité à leur égard, que l'esprit de défiance n'entre en rien dans la réterve qu'ils lui reprochent.

Incapable de feindre avec eux, il a l'art de leur présenter les plus dures vérités avec autant de ménagement que de force. Perfone n'est plus éclairé fur les intérêts des autres, ni ne les confeille mieux; il fait indiquer les meilleurs moyens, mais il ne fait point exécuter lui même. Perfone auffi n'a plus de finesse pour pénétrer les projets des autres, ni moins pour réuffir dans les fiens. Ce qu'il y a dans fon caractère de folitaire & de sauvage ne s'accorde point avec l'aifance, la fouplesse & la dextérité qu'il faut dans la conduite des affaires, & que done le grand ufage du monde.

D'après cette esquisse on peut conclure que M. GOFECOUR n'étoit pas également aimable pour tout le monde. Qu'est-ce donc qu'un home aimable? En atendant qu'on me le dife, je defire d'en rencontrer souvent d'auffi mauffades que lui.



## L E T T R E

A M. Á. C. de G. sur cette question :  
*Pourquoi l'étude des Sciences est elle au-  
 jourd'hui si négligée dans le Comte de Neü-  
 châtel?*

**I**L est vrai, MONSIEUR, qu'il a été un tems où, pensant bien différemment de ce qu'on fait à présent, on cultivoit les Sciences jusqu'à un certain point, du moins en certains genres. Aujourd'hui ce n'est plus la même chose : Personne, come vous le remarquez très bien, ne se voue à l'étude que ceux qu'on destine à l'Eglise, ou au Barreau, encore les premiers, pour la plupart, ne le font-ils que superficiellement, & se bornent ils uniquement aux connoissances, qui font du ressort de leur état. J'ose le dire, & vous en conviendrez avec moi, nous avons très peu de Savans dans aucun genre. Je n'en conois qu'un, qui s'est aquis beaucoup de célébrité dans la République des Lettres, & qui, il n'y a pas longtems, a illustré son nom par un Ouvrage, digne d'être transmis à la Postérité.

L'idée que vous avez de nôtre petit Etat est telle, que tout ce qui le regarde vous intéresse, mérite vôtre attention. Ce dégoût pour la culture des Sciences, chez un Peuple tel que les Neuchatelois, dont vous vantez si fort le génie, vous étone, vous paroît déplacé : C'est, dites vous, une chose qui ne devoit pas être. Vous n'êtes pas le seul, MONSIEUR, qui pensez ainsi : Bien des gens font de ce sentiment, je le fais. Si, come tout semble l'annoncer, cela continue, que fera, je vous prie, nôtre Pays ? Je vous en laisse le Juge, vous qui possédez si merveilleusement le talent de prévoir les choses, & à la pénétration de qui rien n'échape. Quant à moi, plus je réfléchis sur les avantages que procurent les Sciences & les Lettres, lors qu'on les envisage dans leur véritable point de vue, & que ce point de vue dirige l'usage qu'on en fait, plus je trouve qu'il conviendrait qu'elles fussent cultivées par un certain nombre de personnes. Il y a, dans ce Pays, divers Emplois qui, pour être remplis dignement, demandent de l'étude, des connoissances, de la capacité : N'y eût il que cette considération, elle devoit suffire pour faire sentir la nécessité de s'appliquer à de certains genres d'étude, qu'on

regarde



regarde aujourd'hui, à ce qu'il paroît, come peu importans.

Voici un fait que vous ignorez peut-être, & qui vous frapera fans doute. Il n'y a que peu de tems que, manquant de Ministres, on fut obligé d'en faire venir de l'étranger qui ont été agrégés dans le Corps de la Compagnie des Pasteurs de ce Pays. Voilà, MONSIEUR, qui prouve que l'étude, qui a le Ministère pour objet, est très négligée. Oui, elle l'est sur tout par les personnes d'un certain ordre, qui, depuis quelque tems, s'en font une idée qui les rebute à un point, que pas un d'eux ne veut embrasser cette vocation, si honorable en elle même, si digne d'être ambitionnée par quiconque a des sentimens vraiment patriotiques. Il n'en étoit pas ainsi autrefois: Les OSTERVALD, les DE MONTMOLLIN, les LE CHAMBRIER, les TRIBOLET, & tant d'autres, en font une preuve. Mais on ne pensoit pas alors come on fait à présent.

Rien de plus vrai; le Ministère déchet dans ce Pays. Entre ce qu'il étoit jadis & ce qu'il est maintenant, la différence faite aux yeux. On ne cesse de le dire. Mais qui sont ceux qui tiennent principalement ce langage? Précisément ceux qui,

en vouant leurs Enfans à l'Eglise, pourroient rémédier à ce mal, qui, sans cela, ira toujours en croissant. Pourquoi ne le font-ils pas? C'est leur faute si le Ministère n'est pas sur un meilleur pied.

Que veut-on que soient nos Ministres d'aujourd'hui? Pris la plupart parmi le Peuple, ils vont quelques tems dans l'étranger où, pour esquiver une dépense, qui surpasseroit leurs forces, ils prennent le parti d'entrer dans quelque Maison en qualité de Précepteurs; enforte qu'ayant un ou plusieurs Elèves, cela les ocupe une partie d'un tems, qui devrait être uniquement destiné à leurs Etudes. Après quoi, ils reviennent dans leur Patrie où, faute de Sujets, ils sont rapellés pour être admis à l'Emploi auquel ils se destinent, avant d'avoir l'âge compétent pour cela, avant d'avoir aquis toutes les conoissances dont ils ont besoin. On en a, depuis quelques années, plusieurs exemples. Cela étant, faut-il s'étoner si le Ministère déchet si sensiblement?

Il faut pourtant convenir que, parmi nos jeunes Ministres, il y en a certainement qui ont des talens, & qui, s'ils eussent poussé leurs études plus loin, se distingueroient autant que ceux qui les ont précédés dans la même carrière. Au reste,

ce n'est pas leur faute si, come je viens de le dire, on leur confère l'Office du Ministère plutôt qu'il ne conviendrait; j'en ai dit la raison; c'est le besoin des Sujets. Il y en a, je le fais, qui voudroient qu'on suspendit ce tems, & qui, même, ont eû fait des réquisitions pour cela.

Il est tems, je m'en aperçois, d'en venir à la question que vous me proposez. Vous exigez que je vous dise d'où vient ce dégoût pour l'étude qu'on peut, non sans raison, reprocher à ce Pays: Cela, dites vous, pique vôtre curiosité. Je suis flaté, je l'avoue, que vous ayez si bonne opinion de moi; mais sur quel fondement, je vous prie? Je ne le suis pas moins que vous jugiez ma Patrie digne de vôtre attention. Puis que vous m'imposez cette tâche, c'en est allés pour que j'ose l'entreprendre: L'idée de ma foiblesse & de mon incapacité me rebuterait, si je ne comptois pas sur vôtre indulgence; c'est à cette indulgence, que vous ne me refuserez pas, que je confie les réflexions que j'ai à vous offrir: Je les soumets à vôtre jugement, ainsi qu'à celui du Lecteur. Entrons en matière.

On manque de secours, dans ce Pays, pour l'étude des Sciences, & je suis très

porté à croire , que c'est une des raisons pour lesquelles cette étude y est si négligée. Nous n'avons point, come d'autres Etats de la *Suisse*, d'Académie. Nous n'avons même personne pour suplérer à ce défaut. Remarquez , Monsieur , que je n'en excepte aucun genre , pas même la Théologie , ni le Droit. Depuis M. OSTERVALD , dont la mort a été une perte irréparable pour ce Pays, qui avons nous pour donner des leçons aux Etudians en Théologie ? Personne que je sache. Composer des Sermons , les apprendre par cœur ; voilà la seule & unique occupation de nos Ministres d'aujourd'hui. Sans *Genève* , où ils vont faire leurs études , ou d'autres endroits du voisinage , où on pourroit aussi les envoyer , nous courions risque d'en manquer. J'en dis autant du Droit, nous n'avons, non plus , nul secours sur ce point , quoique nous ayons quelques personnes qui en ont fait une étude.

Le seul secours que nous ayons , c'est pour les Langues ; à cela près , quel que soit le genre d'étude auquel on veut se livrer , il faut aller dans l'étranger ; ce qui , à plus d'un égard , exige une dépense qui rebute certaines personnes de prendre ce parti. Il est certain qu'alors il en coûte beaucoup plus pour les Maitres ,

pour les pensions, pour les habillemens, & ainsi du reste : Cette dépense n'iroit pas, à beaucoup près, si loin, si on avoit, dans le Pays, les ressources dont on manque.

Si, come à *Zurich*, à *Bâle*, à *Genève*, nous avons une Académie, pourvue de bons Sujets ; ou si, indépendamment de cela, nous avons un certain nombre de personnes pour enseigner les Sciences, je ne doute pas que, dans l'un ou l'autre cas, elles ne fussent plus cultivées qu'elles ne le sont à présent. Come il en coûteroit incontestablement moins, sur tout dans le premier cas, ce motif en détermineroit du moins quelques uns à se prévaloir de ces secours.

Il est donc vrai, que nous sommes déstitués de tout secours pour l'étude des Sciences. Ce principe posé, vous voyez, MONSIEUR, la conséquence que j'en tire.

On manque aussi de motifs ; autre raison qui fait que l'étude est négligée ; c'est ce que nous allons examiner.

A quoi sert l'étude ? Quel avantage en revient il ? Les Sciences, dans ce Pays, n'ouvrent point le chemin à la fortune. Un home, pour être savant, n'en est ni plus riche, ni plus en état de le devenir. Au lieu donc de consacrer tant de tems &

tant d'argent à l'éducation d'un jeune homme, ne doit on pas, par préférence, lui faire embrasser un parti où, sans étude, on peut se procurer, du côté de la fortune, des avantages que les Sciences n'accordent pas? Telles sont, je m'assure, les réflexions qu'on ne manque pas de faire; & voilà ce que j'entens par le défaut de motifs.

Il est tellement vrai que ces réflexions font leur effet, que ceux là mêmes qui seroient en état, sans se gêner en aucune façon, de faire étudier leurs enfans sous les Maîtres les plus habiles, de les envoyer dans les Académies les plus fameuses, & de leur doner par cela même la meilleure éducation possible, se bornent à leur en doner une commune, ne jugeant sans doute pas, conséquemment à leurs principes, que des études poussées jusqu'à un certain point leur conviennent.

Cependant, voilà, pour le dire en passant, ceux à qui, pour l'honneur & l'intérêt de la Patrie, il conviendrait de faire étudier leurs enfans: Puisqu'ils ne le font pas, qui veut on qui le fasse? Parmi les gens de cet ordre, il y en a dont le rang leur impose, en quelque sorte, cette obligation. Ils ont des enfans qui, peut-être, seront un jour élevés au même Emploi

qu'eux : Il leur importe donc d'avoir une éducation qui les rende capables de desservir cet Emploi, ou d'autres semblables, au cas qu'ils y soient apellés. Cette considération prouve, ce me semble, qu'on ne devrait pas négliger l'étude au point qu'on le fait. Car, après tout, je ne pense pas qu'on pût être fondé à dire, que tant qu'on se conduira ainsi, les choses n'en iront pas plus mal.

Revenons à nôtre sujet. J'en conviens, les Sciences ne mènent point à la fortune. Ainsi, parmi les gens d'un certain ordre, un home qui n'a pas un certain patrimoine à laisser à ses enfans, cherchera plutôt à les établir d'une manière à gagner du bien, à faire fortune, qu'à les vouer à l'étude. Quel motif auroient ces gens là d'étudier ? Les Sciences ne présentent aucun point de vue capable de les séduire.

Qui doute que, si nous avons une Académie, établissement si utile dans un Etat, & qui le seroit incontestablement aussi dans le nôtre, on ne vit plus d'émulation & plus de gout pour l'étude ? En éfet, l'espoir d'y occuper un jour une Chaire de Professeur, soit dans un genre, soit dans un autre, & de jouir de la pension attachée à ce poste, seroit que, l'étude do-

nant plus d'espérance, on s'y appliqueroit d'avantage. Cette perspective seroit pour nos Ministres, un motif à pousser leurs études plus loin, qu'ils ne font; au lieu que n'étant apellés qu'à être simples Prédicateurs, i's tournent toutes leurs vues de ce côté là Voyez *Zurich*, voyez *Bâle*, voyez *Genève*. ces Villes si célèbres par les grands homes qu'elles ont produits; l'Université dans les *lunes*, l'Académie dans l'autre font une des causes pour lesquelles les Sciences, depuis ces établissemens, y ont toujours été cultivées plus que dans aucun autre Etat de la *Russe*.

Vous savez, MONSIEUR, à quel point le luxe s'est introduit dans ce Pays; combien il s'est emparé des esprits, & les progrès surprenans qu'il y fait tous les jours; troisième raison qui fait qu'on néglige la culture des Sciences. Il n'en étoit pas de même autrefois; come on avoit moins de vanité, on avoit moins de luxe; en sorte que, vivant avec plus de simplicité on avoit moins de besoins à satisfaire, &, par une conséquence nécessaire, on faisoit moins de dépense. Mais aujourd'hui on se livre sans retenue à l'envie de briller; ce qui, multipliant les besoins, conduit nécessairement à des dépenses énormes. Il faut du faste & de la magnificence dans



tout , dans les bâtimens , dans les ameublemens , dans les équipages , dans la parure , dans la table. On veut absolument se distinguer de ce côté là ; c'est le gout général , c'est le moyen d'être estimé & considéré , bien plus que par un extérieur modeste , & par des connoissances utiles à l'Etat & à la Société. Il en est qui , sur ce point , ne consultent ni leurs revenus , ni l'intérêt de leur famille ; l'exemple est un torrent auquel ils se laissent entraîner. Comme nous habitons un Pays libre , & que nous n'avons point de Loix somptuaires , on n'est point gêné sur cet article , chacun fait ce qu'il veut.

Un des effets qui , selon moi , résulte nécessairement de cette ardeur pour le luxe , c'est le dégoût pour l'étude , même pour celle qui a pour objet le Ministère , laquelle , comme je l'ai dit ci dessus , est totalement abandonnée par les personnes distinguées par le rang ou par la naissance. En effet , pour soutenir les dépenses qu'exige le luxe , il faut des ressources & de grandes ressources : Or les Sciences ne les fournissent pas , dont il faut embrasser un genre de vie où elles puissent se trouver. Voilà qui fait qu'on préfère les Armes ou le Commerce à l'étude. Ainsi les Sciences

n'étant pas favorables au luxe, le luxe ne permet pas qu'on les cultive.

Un home qui, avec un certain bien, pourroit vivre aisément sans luxe, ne sauroit, avec le même bien, se soutenir s'il done dans le luxe; cela l'engagera à des dépenses pour lesquelles son bien ne pourra pas suffire; il lui faudra absolument d'autres ressources. Tel est le cas de plusieurs particuliers de ce Pays. Il y a tel Noble, tel Bourgeois qui, aujourd'hui, est moins riche possédant L 80000 que ne l'étoit, il y a 60 ans, tel autre Noble, tel autre Bourgeois, avec le double moins. D'où procède principalement cette différence? Du luxe.

Le Commerce a certainement produit un bien dans ce Pays, j'en conviens; mais il faut avouer que, sans cela, il n'y auroit pas tant de luxe, du moins une partie de ses amateurs ne se soutiendrait pas si bien. Ainsi tant que le Commerce fleurira parmi nous, il servira d'aliment au luxe, qui ne fera qu'augmenter, à mesure qu'on s'enrichira & que plus de personnes en donneront l'exemple; &, come il est aisé de le prévoir, il en résultera toujours cet éfet, que les Sciences seront négligées.

Déjà on s'aperçoit de l'impression que fait sur l'esprit des jeunes gens l'exemple

de ceux qui vivent dans le luxe : Cette impression les affecte à un point qu'elle leur inspire de l'éloignement pour l'étude. Ils ne voient pas sans admiration un équipage somptueux, des meubles superbes, une parure brillante ; tout cela certainement leur en impose, les éblouit & imprime dans leur esprit des idées de grandeur. Ainsi, frappés de l'éclat qu'ils voient briller chez les autres, il n'en faut pas d'avantage pour leur inspirer le desir de les imiter un jour, & ce desir, qui les affecte déjà vivement, les détermine d'avance à prendre le parti qu'ils croient le plus propre à favoriser leurs vues. Il n'est pas possible qu'ainsi disposés, ils aient du goût pour l'étude. Il en est qui, lorsqu'on leur demande s'ils veulent s'y vouer, répondent, d'un air de dédain, que non, que cela ne sert de rien, que ce n'est pas le moyen de gagner du bien. Cette réponse m'a été faite par plusieurs jeunes gens. S'ils ne disent pas que ce n'est pas le moyen de briller, de vivre dans la pompe, ils ne le pensent pas moins.

Je conois un jeune homme de famille, qui avoit les plus belles dispositions pour l'étude, & qui donoit de grandes espérances de ce côté là : Aujourd'hui il n'en est plus rien, il pense tout différemment. J'a-

tribue ce changement au goût qu'il a pris pour le luxe : Ce goût se manifeste déjà dans un degré assez considérable , pour me faire juger des motifs qui l'ont détourné de l'étude.

Telles sont, ce me semble, les causes auxquelles on doit principalement attribuer le dégoût qu'on remarque dans ce Pays pour l'étude & la culture des Sciences ; le défaut de secours, le défaut de motifs, le luxe & conséquemment la vanité. J'ai développé ces causes, je les ai examinées, je les ai discutées : Jugez. Mais jugez sans prévention & sans partialité, non sans indulgence. J'atens cette faveur de vous, je l'atens aussi du Public

— Recevez, je vous prie, les assurances du dévouement respectueux avec lequel je ne cesserai d'être.

B\*\*\* \*\*

\* \* \*

\* \*

\*



## L E T T R E

*De M. M... à Paris à Mad. de L...*

**V**ous avez donc quitté la Ville  
 Pour ce Château plein d'agrémens ,  
 Où près de vous dans cet azile  
 De la raison & des talens ,  
 L'esprit content, l'ame tranquile  
 J'ai passé de si doux momens.

C'est à dire que je suis fâché, MADAME,  
 que vous soyiez à la campagne sans moi ;  
 & que je ne le suis pas moins de me trou-  
 ver à la Ville sans vous. Tout ce que  
 j'y fais, tout ce que j'y entens, ne me  
 dédomage ni des douleurs de la solitude,  
 ni des charmes de vôtre entretien. Per-  
 sone ne pense si bien que vous & ne cause  
 mieux.

De vôtre esprit tendre & facile  
 Et la tournure & l'enjouement  
 Répandent je ne fais coment  
 Dans vos di'cours, dans vôtre stile  
 Ce ton heureux, ce ton charmant

Qui toujours plaît , qui toujours brille  
Et toujours touche également.

Vous jugez bien que ce portrait ne ressemble pas à beaucoup de gens , aussi est-ce le vôtre. Parlez nous un peu de votre régime & de ses effets , de vos amusemens & de votre fanté ; toutes ces choses nous intéressent.

Daignez répondre à nos desirs  
En nous disant come vous êtes ;  
En nous mandant ce que vous faites  
Et si vous n'avez pas emmené les plaisirs  
Dans vos belles retraites.

Je serois fort tenté de le croire , on n'en voit pas un seul à Paris ; Jeux , Ris & Graces , tout est parti ; j'ai penlé vous nommer leur maitre.

Mais trop grande est votre sagesse  
En vain l'amour voudroit vous attaquer  
Il n'auroit pas asses d'adresse  
Et j'ai crû même remarquer  
Que lorsque vous parliés du Dieu de la tendresse ,  
C'étoit ~~à~~ pour le plaindre ou pour vous en moquer.

C'est fort bien fait assurément ; cependant vous ferez encore mieux de ne pas vous exposer au froid qu'il fait ; à moins

que vous n'ayés emmené aussi le beau  
tems come le reste.

C'est pour vous dire en racourci  
Qu'en nous abandonant ainsi  
Pour vos bosquets , pour vos ombrages ,  
Vous nous laissez à la merci  
De la tempête & des orages ;  
Car les brouillards & les nuages ,  
Le vent du Nord qui rend tranfi ,  
Le Rhume & le Catare aussi  
Avec leur train & leur bagage  
Sont venus s'établir ici.

Il faut espérer pourtant que tout cela  
se passera , & que cet hiver dans votre  
beau Sallon , nous nous moquerons un  
peu du mauvais tems & de l'absence.

Là rassemblés à l'unisson ,  
Et de BACHUS & d'APOLLON,  
Nous pourrons rire sans scrupule  
De tout ce monde ridicule;  
Et de plus, du qu'en dira-t on,  
Chacun , au reste , à sa façon.  
Tiran prendra le stile de TIBULLE ,  
Vous de VENUS & la grace & le ton ,  
Le Chevalier celui de la raison ,  
Moi , si l'on veut , l'humeur d'ANACREON ,  
Le Marquis l'agrément & l'esprit de CATULLE.

En attendant je me console dans nôtre Société des sotises & de l'ennui des autres : Car nous sommes toujours les mêmes, excepté que nous vous regrettons fort.

L'heureux Marquis toujours volage  
 Toujours gourmand , mais avec choix .  
 Mange beaucoup , boit d'avantage,  
 Et plait cent fois plus qu'il ne croit.  
 Pour le Baron plein de courage  
 Toujours se moque & toujours rit  
 De ce qu'on fait ; de ce qu'on dit ,  
 Qu'il n'est pas bon , qu'il n'est pas sage ;  
 Vous avez seule son suffrage ;  
 Il vous regrette , il vous chérit ,  
 Au reste il a bon apétit ,  
 Et par dessus fort bon courage.

## R E P O N S E

*A Monsieur de M.... de la Chevette.*

**R**IEN n'est si joli , mon aimable Syndic de la Bergerie , que l'Épître que vous m'avez adressée ; mais je ne suis pas peu embarrassée pour vous répondre.

Que les tems sont changés , jadis dans mon jeune  
 âge ,

J'aurois



J'aurois répondu par des Vers

A vôtre galant badinage

J'aurois sur mille tons divers

De nos déserts

Vanté le charme & l'avantage

Puis empruntant celui du Sage ,

De la fortune & les revers

J'aurois.....

Ah que n'aurois je pas dit ? Mais hélas, ma Muse se noye au moment que je vous parle, dans un rhume de cerveau ; l'image n'est ni noble , ni agréable à vous présenter ; j'en suis bien fâchée ; mais je doute que vous puissiez tirer autre chose de moi que les assurances d'une reconnoissance très vivement sentie & très froidement rendue par une mauvaise prose maussade, comé le tems qu'il fait.

Vous en parlez bien à vôtre aise

Dans vôtre grand fauteuil assis ,

Au milieu de tous vos amis ;

Rien près de vous qui ne vous plaise

Grand feu , vin frais & point de bruit ;

Qu'on me done un pareil réduit ....

Car vous saurez , par parenthèse ,

Que tandis que je vous écris ,

Les grateurs avec leurs cris , cris ,

T

Ont recomencé la besogne :

On tapisse , on vernit , on cogne.

Ici j'entens , ah je suis mat ;

La bone gronde , & l'enfant grogne ,

Enfin , je crois être au sabat.

Je regrette tout aussi sincèrement que vous, ces heures de silence ou de méditation, que nous avons si sagement établies , bien sûrs tous deux que pour ne rien dire , nous n'en pensons pas moins : Nous avons au moins réciproquement la politesse de le croire , ce qui revient à peu près au même.

O l'heureux tems où l'on ne disoit rien

Où cependant l'on s'entendoit si bien

Qu'on ne vouloit que même chose !

D'autres fois l'amitié dictoit nôtre entretien.

La liberté faisoit nôtre première clause ,

Et la gaieté toujours en étoit le soutien.

Me voila au Siécle d'or & bien loin de ce que j'avois à vous dire. Je prens le parti, mon aimable Syndic, de vous envoyer mon Epitre à finir, ou plutôt à refaire , car vous vous en aquitez si bien & moi si mal , que cet arrangement me paroît très juste. Vous ne manquerez pas de vous y prier de nous venir voir le plutôt que vous pourrez , parce que vôtre absence

m'ennuie fort. Vous apuyerez beaucoup sur l'agrément que je trouve dans votre Société, sur la tendre amitié, que je vous ai vouée & vous n'oublierez pas de faire valoir la confiance & la bone foi avec laquelle je vous envoie ce brouillon.

Mais trouvez bon que je vous remercie moi même de la manière dont vous avez tiré parti du plan que je vous ai donné pour nôtre fête du mois prochain. Je retracte aussi tous les reproches que je vous ai fait, sur ce que vous ne m'aviez point encore écrit & je vous souhaite un plus beau jour que celui qu'il fait ici.

Je suis &c.





## L I V R E S   N O U V E A U X

**I**L paroît depuis peu une nouvelle Histoire de la Suisse ayant pour titre , *Histoire des Révolutions de la Haute Allemagne &c.* Zurich , chez HEIDEGGER 1766. quoiqu'elle s'imprime ailleurs , dédiée aux trois Cantons & à leurs Alliés. Les deux premiers Volumes in 12. sont déjà sortis de la Presse. L'Auteur M. PHILBERT Conseiller du Roi & Prêtreur Royal de Landau a envoyé plusieurs exemplaires de ces deux Vol. à LL. EE. de Zurich , en les priant de les faire parvenir aux autres Louables Cantons & aux Alliés , & en sollicitant la permission de leur offrir cet ouvrage. On doit tenir compte à l'Auteur du dessein qu'il a formé d'écrire l'histoire d'un Pays étranger par-raport à lui & l'on peut espérer qu'il tirera parti des avantages que sa position lui donne pour revêtir constamment cette impartialité , qui fait le premier devoir d'un Historien. Le plan qu'il suit est en général judicieux & méthodique , on voit qu'il a puisé dans les meilleures sources. Mais peut être est-il mieux instruit des faits que des constitutions & du

gouvernement intérieur des pays dont l'histoire l'occupe. La langue françoise n'est pas la langue naturelle & il est facile de s'en apercevoir. L'épithète, par exemple, de *Ligueurs*, qu'il donne aux premiers Cantons Confédérés & qui ne présenta jamais qu'un sens injurieux pour ceux qui en sont les objets, ne convient certainement pas à un Peuple généreux, qui s'exposoit aux plus grands périls pour conserver une liberté que les Actes les plus respectables lui assuroient & pour se délivrer d'une tyrannie également injuste, cruelle & insupportable à des gens de cœur.

**E**LEMENS abrégés de Grammaire Latine, à l'usage de la Pension d'Yverdon.

M. DE FELICE', qui a établi dans la Ville d'Yverdon une Pension, où les jeunes Gens sont instruits avec beaucoup de soins dans la Religion, la Philosophie, les Mathématiques, la Physique, la Géographie, l'Histoire, le Droit naturel & généralement toutes les Sciences qui peuvent contribuer à former l'esprit & le cœur, cherchant à perfectionner les méthodes usitées dans l'Education, a senti principalement combien il seroit à souhaiter que l'on

put faciliter à la Jeunesse l'étude de la Langue Latine & abrégér le tems considérable que l'on y consacre. C'est dans cette vue qu'il a fait, pour l'usage de sa Pension, les Elémens de Grammaire, que nous anonçons. Ils sont réduits à 128 pages, & contiennent cependant tout ce qu'il est essentiel de savoir pour comencer avec succès l'explication des Auteurs. Pour doner une idée plus exacte des motifs qui ont dirigé M. DE FELICE' dans son travail, nous rapporterons une partie de la Préface de ces Elémens: Voici come il s'exprime:

NÔTRE Siècle est le Siècle des projets: On ne parle que de réformer, d'améliorer, d'encourager: La Philosophie, à la clarté de laquelle on se pique de marcher aujourd'hui, semble ne nous découvrir dans les procédés suivis ci devant dans l'étude des arts & des sciences, que des préjugés nuisibles, des usages barbares, des pratiques aveugles. L'on crie contre les vices des Méthodes précédentes; mais sans nous fournir les moyens d'y rémédier. Jamais on ne vit éclore autant de plans d'éducation que nôtre Siècle en a enfanté depuis quelques années; & l'on s'est en particulier généralement réuni pour décrier la méthode gotique & pédantesque en usage dans les Collèges pour apprendre la lan-

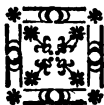
gue Latine. Quoi de plus absurde, a-t-on dit, que de perdre huit ou dix ans entre les mains d'un Régent, à l'étude d'une langue morte qu'on oublie immédiatement après la sortie des Classes? Ne craint-on pas d'éteindre ou d'émouffer par-là dans les enfans cette curiosité naturelle, qui, dans la première jeunesse, nous échauffe par le désir d'apprendre? Combien ce désir ne se fortifieroit-il pas, si, dans l'âge où l'on n'est point encore distrait par des grandes passions, l'on substituoit à l'insipide étude des mots, celle des Mathématiques, de la Philosophie, de la Morale, de la Physique, du Droit Naturel? Tout cela est dit avec raison: J'en sens la vérité. Mais bannissons nous pour cela du plan des études convenables aux jeunes gens de qualité, que l'on confie à nos soins, l'étude de la langue latine, sans laquelle, non seulement une des plus brillantes parties de la belle littérature leur est interdite; mais encore aucune connoissance entièrement approfondie des sciences les plus utiles ne leur est possible? Ne pourroit-on pas leur enseigner le Latin sans une perte si considérable d'un tems précieux; profiter pour cela d'une époque de leur vie plus propre à cette occupation que toute autre; & ren-

dre cette étude moins sèche, moins longue, & plus utile dans le tems même que l'on y consacre ? Le littérateur SCIOPPIUS avoit senti le mal, dont on se plaint, & en chercha le remède. Il blama les méthodes suivies de son tems, & y voulut substituer sa Grammaire philosophique. mais cette Grammaire ne parut pas suffisante, & n'étoit guère à la portée des écoliers, pour qui encore elle étoit trop longue. Celle de VO-SIUS plus longue encore, & du double plus chargée de préceptes & d'exceptions, est par la même moins propre à remédier au mal. J'avois cru que la nouvelle méthode de M. DE LAUNAY seroit l'ouvrage le plus convenable à mettre entre les mains des écoliers, mais je trouve en place d'éléments abrégés, un ouvrage de 4 Vol. in 8vo. qu'un jeune homme auroit bien de la peine à finir de parcourir dans deux ans, au bout desquels il n'est pas possible qu'il sache le Latin, puisque tout son travail le sera borné à expliquer avec son Maître, les quatre livres de PHÈDRE, & la première Satire de PERSE, qui sont insérés dans cette méthode avec une traduction libre à côté.

Persuadé come je le suis de la nécessité de la connoissance de la langue latine, pour les jeunes gens de qualité qu'on con-



fié à mes soins, je destine à leur usage ces élémens abrégés, qui, si je ne me trompe, répondent mieux que toute autre Grammaire qui me soit conue, au double but que je me suis proposé; l'un de sursire avec les soins d'un Maître, pour que mes élèves puissent apprendre autant de latin qu'il est nécessaire qu'ils en sachent; l'autre d'être assez courts pour ne pas surcharger leur mémoire, & ne pas leur faire perdre un tems précieux; & j'ose me promettre que tout écolier studieux fera, au moyen de ce secours, en moins de deux ans, & tout en faisant d'autres études, en état de faire usage de cette langue pour les différentes sciences auxquelles il pourra se vouer dans la suite, & de goûter les agrémens de la lecture des livres latins anciens & modernes.



PRIX proposé par la Faculté de Médecine  
de PARIS.

**P**LUSIEURS Membres de la Faculté de Médecine de PARIS, desirant favoriser les progrès de leur Art, proposent, pour le Sujet d'un Prix qu'ils distribueront dans le courant d'Avril 1767 & qui consistera en une Médaille d'or, de la valeur de 100 Ecus, d'exposer *Quel étoit l'état de la Médecine chez les différens Peuples connus par l'Histoire, avant le Siècle d'HIPOCRATE.* Ils desireront que les Auteurs, qui voudront concourir, s'attachent sur tout à faire conoitre 1<sup>o</sup> *La classe d'hommes auxquels l'exercice des différens branches de cet Art étoit confié chez les différens Peuples.* 2<sup>o</sup> *Les idées que ces hommes s'étoient faites de la nature des maladies, de leur marche & de leur terminaison.* 3<sup>o</sup> *Les méthodes curatives qu'ils se proposoient.* 4<sup>o</sup> *Les différens moyens thérapeutiques qu'ils employoient.*

Les Paquets pour le concours devront être adressés, avant le 1<sup>er</sup>. Mars 1767, francs de port, à M. BOYER, Chevalier de l'Ordre du Roi, Docteur Régent & Ancien Doyen de la Faculté de Médecine, Rue St. Dominique, Fauxbourg St. Germain à Paris.

**PRIX** *proposés par la Société Oeconomique de BIENNE.*

**N**OUS avons déjà annoncé dans notre Journal de Décembre dernier, que la SOCIÉTÉ OECONOMIQUE DE BIENNE offroit une Médaille d'or de la valeur de dix Ducats à celui qui lui fourniroit le Mémoire le plus soûde sur cette Question: *Quels seroient les moyens les plus propres de tirer des Montagnes du Mont Jurat le parti le plus avantageux.* Nous devons ajouter que la même Société donera une Médaille de deux Ducats à celui qui aura fourni le meilleur Mémoire. 1°. *Sur les expédien<sup>s</sup> propres à tirer du Vignoble de cette Ville le parti le plus lucratif, eu égard tant au Public qu'aux Particuliers propriétaires.* 2°. *Sur les moyens les plus efficaces, pour disposer les dits propriétaires à mettre le plutôt possible ces expédiens en pratique.*

Cette Société, qui a entrepris une plantation des Meuriers blancs, s'occupe des moyens les plus propres à améliorer la culture de cet Arbre. Dans cet objet, elle fournira à tous ceux qui le voudront, un quart d'once de Graine de

Meuriers blancs pour être semée ce Printems, d'après une Instruction par écrit, que l'on y joindra, en se réservant, qu'au Printems 1768. le Comité chargé des soins de cette Plantation, aura le droit de s'approprier les Meuriers qui en feront provenus, en en payant un prix raisonnable. Un Membre anonyme de ce Comité offre une Prime de deux Ducats à celui qui fournira les plus beaux Arbres de deux ans, provenus de cette Graine.

Le zèle de la Société, pour tout ce qui a raport au bien public, a excité celui d'un Etranger, qui s'y trouve établi, & qui a résolu, sous l'approbation du Magistrat, & aidé du Jugement de la Société, de donner différentes Primes de sa Bourse particulière.

1°. S'intéressant à l'éducation de la Jeunesse, il ajoutera aux prix distribués annuellement par le Magistrat, pendant quatre années consécutives, à comencer dès celle-ci, une Médaille d'une once en argent, pour l'Ecolier le plus vertueux; une autre pour l'Ecolier le plus diligent; & une troisième pour l'Ecolier le plus habile dans les Sciences qu'on y enseigne. De plus une Médaille de demi once en argent à chacun des trois Ecoliers, qui auront obtenu l'Accessit dans les trois objets, ci

dessus indiqués ; le tout ensuite d'un Jugement, qui sera prononcé par Mrs. les Pasteurs, les Régens & un Comité de la Société.

2°. Pendant les mêmes quatre années 1766. 1767. 1768. & 1769, une Médaille d'argent de trois onces, à quiconque enrichira la Ville d'un ou de plusieurs Citoyens utiles & de bones mœurs.

3°. Pour 1767. une Médaille d'argent de deux onces à celui qui aura composé le Mémoire le plus démonstratif de la dépopulation de la Ville de Bienne, de ses suites facheuses, des moyens les plus prompts d'y remédier, & des avantages qui résulteront pour l'Etat & pour ses Membres de l'augmentation de Citoyens & de Colons industrieux.

4°. Pour 1767. une Médaille d'argent du même poids, à celui qui montrera le mieux, dans un Mémoire d'un quart d'heure de lecture, l'influence des vertus & des vices des Magistrats, sur les vertus & les vices, le bonheur & le malheur, la prospérité & la ruine des Sujets.

5°. Pour 1767. une Médaille d'or de quatre Ducats, à celui qui aura fourni le meilleur plan des moyens les plus praticables, les plus surs & les plus expéditifs, pour œconomiser utilement les Forets &

les Patures, soit Comuns, de la Ville de Bienne, dont on donera le dénombrement & les dimensions, & pour fournir à ses habitans des bois de batiffé & d'afocage, ainfi que du charbon, à un prix moderé & ftable.

6°. Pour 1768. une Médaille d'or de quatre Ducats à celui qui aura marné, ou engeaiffé de terre calcaire, la plus grande étendue de terrain, pour le moins un Arpent de 32 mille pieds quarés, & qui en aura retiré la plus ample récolte, fans autre engrais, soit en vignes, soit en che-nevières, soit en champs, soit en prai-riës artificielles.

7°. Pour 1768. une pareille Médaille d'or, à quiconque aura découvert quelque Mineral utile, & affez abondant pour en fuporter l'exploitation, tel que les Métaux, les Demi-Métaux, les Sels, & les Charbons foffiles, dans le territoire de Bienne, & qui aura comuniqué fa décou-verte à la Société, ou à celui qui ofre la récompense.

8°. Pour 1769, une Médaille d'or de vingt Ducats à celui qui aura dressé & remis à la Société une Carte topographi-que exacte & diftincte de tout le territoire de Bienne, exprimant fur une Echelle, au moins de trois pieds par lieue comune,

les hauteurs , les profondeurs , les limites , les bornes , les chemins & sentiers publics , les bois , paturages , enclos , vergers , vignes , prés , champs , plantages , villes , villages , habitations , moulins &c. avec le méridien , l'inclinaison & déclinaison de l'Arguille aimantée , & les degrés , minutes & secondes de latitude & de longitude observées à Bienne ; ainsi qu'un plan abrégé de la dite Carte , avec les grands triangles , qui auront servi de baze aux mesurages , pour en vérifier les angles & les bazes.

Les Mémoires que l'on voudra faire parvenir à la Société , devront être adressés francs de port , à M. N. HEILMANN , Secrétaire de la Société Oeconomique à Bienne , avant la fin du mois de Février de chaque année , pour laquelle les Prix sont annoncés. Ils se distribueront le Lundi après la Pentecôte. Les Auteurs mettront une Devise à la tête de leur Ouvrage & la répéteront dans un Billet cacheté , qui contiendra leur nom , titres & domicile. On laisse pleine liberté aux aspirans de s'exprimer dans la langue qui leur sera la plus familière. Les Discours trop prolixes , & qu'on ne pourra pas lire en demi heure de tems , seront renvoyés à leurs Auteurs pour être abrégés.



TROISIEME Loterie Electorale de Cologne.  
 Autorisée par Lettres Patentes de Son  
 Altesse Electorale, du 1er Septembre 1764.  
 De huit cent soixante quatre mille flo-  
 rins, Arrêtée le 15. Janvier 1766.

### P L A N.

**L**E Plan de cette troisième Loterie ne difere de celui de la première, que par un plus grand nombre de Billets; ce que l'on a crû devoir faire, pour le rendre plus intéressant, par l'augmentation, tant de force, que de quantité des gros Lots à la quelle cela done lieu: On a aussi imaginé un moyen, qui sans gêner la liberté de s'intéresser ou ne pas s'intéresser dans tous les Tirages faisans fonds, done cependant à ceux qui voudront courir le hazard des trois premiers Tirages la facilité d'y jouer avec le même Numero; c'est d'après les vives instances d'un grand nombre d'amateurs & vrais conoisseurs, que l'Administration s'est déterminée, non seulement à revenir à l'idée du Plan de la première Loterie, mais même à faire dans le Plan de  
 celle-ci



celle-ci les augmentations & changemens qui s'y trouvent.

Cette troisième Loterie est composée de 24000. Billets & de 4. Tirages, dans lesquels il sera distribué 7200. Lots & 360. Chances.

La mise de chaque Billet fera de 36. Fl. de 60. kreutzers ou de 50. sols de France payables a raison de 12. Fl. par chacun des trois premiers Tirages formant un fond de 864000 Florins.

Les 4. Tirages seront ainsi appellés, savoir :

Le premier : *Tirage. A.*

Le second : *Tirage. B.*

Le troisième : *Tirage. C.*

Et le quatrième : *Tirage. d'attente.*

Les trois premiers Tirages seront exécutés l'un, come l'autre, dans la forme suivante.

Il sera distribué dans chacun de ces Tirages 2400. Lots.

Dont 1200. appellés : *Lots de Comptant*,

Et 1200. appellés : *Lots d'attente.*

Les 1200. Lots de Comptant sont distribués, savoir :

2	Lots de 3000 Fl. ci	6000 Fl.
2	1200	2400
2	600	1200
4	300	1200
20	100	2000
40	90	3600
50	80	4000
80	70	5600
400	60	24000
600	50	30000

---

1200 Lots de Comptant Fl. 80000

Dans le nombre de ces 1200 Lots de Comptant, il y en aura 120 qui prendront plus ou moins d'accroissement par la rencontre de 120 Chances, qui, tirées d'une troisième Roue, en même tems qu'on tirera des Lots de Comptant de la Roue des Lots, donneront aux Actionnaires gagnans les 120 Lots vis-à-vis desquels les Chances se rencontreront, la répétition du montant desdits Lots, autant de fois que les Chances le désigneront.

Ces 120 Chances sont distribuées, comme ci après, favoir :

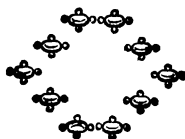
# 307 JOURNAL HEVETIQUE

2	Chances de 12 fois.
2	10
2	8
4	7
20	6
40	5
50	4

---

120 Chances.

---



lu produit possibles des Chances, suivant leurs diverses rencontres vis-à-vis, les Lots de Comptant.

Prix de chaque division des Lots de comptant.	Accroissement possible des Lots de comptant par la rencontre des diverses Chances.						
	12 fois.	10 fois.	8 fois.	7 fois.	6 fois.	5 fois.	4 fois.
3000 fl.	36000 fl.	30000 fl.	24000 fl.	21000 fl.	18000 fl.	15000 fl.	12000 fl.
1200	14400	12000	9600	8400	7200	6000	4800
600	7200	6000	4800	4200	3600	3000	2400
300	3600	3000	2400	2100	1800	1500	1200
100	1200	1000	800	700	600	500	400
90	1080	900	720	630	540	450	360
80	960	800	640	560	480	400	320
70	840	700	560	490	420	350	280
60	720	600	480	420	360	300	240
50	600	500	400	350	300	250	200

Les Chances ne dispenseront pas de payer encore le montant des Lots vis-à-vis desquels elles se rencontreront.

Les 1200 Lots d'attente seront confondus dans une même Roue avec les 1200 Lots de Comptant, pour les 2400 Lots ensemble en être tirés successivement, chacun au rang que le sort les présentera, & c'est sur les seuls Numeros, auxquels ces Lots d'attente seront échus dans les 3 premiers Tirages, que sera exécuté le Tirage d'attente.

Le Tirage d'attente sera donc composé des mêmes 3600 Numeros qui auront gagné les 3600 Lots d'attente dès trois premiers Tirages, & de 3600 Lots distribués ainsi qu'il suit, favoir :

1	Lot de 45000 Fl.	ou 45000 Fl.
1	24000	24000
3	6000	18000
5	3000	15000
10	1000	10000
20	500	10000
36	300	10800
284	200	56800
3240	60	194400

3600 Lots d'attente

Fl. 384000

# B A L A N C E.

Distinction des Tirages.	RECETTE.			DEPENSE.	
	Billets.	P ix	Sommes.	Sommes.	
Tirage. A.	24000	36 Fl.		1200	80000
Tirage. B.			1200	80000	
Tirage. C.			1200	80000	
Tir. d'attente			3600	384000	
			7200	624000 Fl.	
Réserve faite pour les 360 Chances à raison de 80000 Fl. par chacun des trois premiers Tirages cy				240000	
Egale à la Recette.				864000 Fl.	

Pour doner raison du motif qui a doné lieu de distinguer les 3 premiers Tirages par les 3 Lettres A. B. C. il convient de dire ici que, pouvant se rencontrer dans la Liste du Tirage d'atente 2 & même 3 Numeros pareils, on y ajoutera une Colone où l'une de ces Lettres sera toujours à côté de chaque Numero, afin de doner à conoitre dans lequel des trois premiers Tirages le Lot d'atente sera échu; pour cet éfet, chaque Billet qui sortira de la Roue des Numeros, lors de ce Tirage, aura également cette marque distinctive.

## A V I S.

**L**A Direction générale de cette Loterie est étabie à Bonn sous les Ordres de S. A. E. & sous la conduite de Messieurs les Conseillers intimes de son Conseil Aulique & de la Chambre de ses Finances, FREDERIC JOSEPH HAES, GABRIEL BERNARD KUGELGEN, JEAN GABRIEL NECESEN, & JEAN GODEFROI MASTIAUX, nommés Comissaires par les Lettres patentes de S. A. E., à l'éfet de veiller à toutes les parties de l'administratiou.

Les Billets seront indistinctément signés par l'un de Messieurs les Comissaires sus-

nommés, dont les signatures sont déjà connues par les Listes des précédentes Loteries.

Les Tirages seront faits publiquement à Bonn dans une Salle du Palais S. A. E. en présence & sous la conduite de Messieurs les Commissaires denommés ci dessus, & aussi en présence de tous ceux qui voudront y assister.

Les quatre Tirages seront exécutés savoir :

Le 1. Tirage. A. Le 10 Avril 1766.

Le 2. Tirage. B. Le 22 Mai d. an.

Le 3. Tirage. C. Le 4. Juillet d. an.

Le 4. Tirage d'atente. Le 10 du d. mois de Juillet au plus tard.

Les Listes des Tirages seront imprimées & rendues publiques, aussi tôt après chaque Tirage.

Le paiement des Lots de Comptant & Chances sera fait comptant & sans retenue 15 jours après la publication des Listes des trois premiers Tirages, & les Lots d'atente seront payés de même 15 jours après la publication de la Liste du Tirage d'atente.

Le paiement des Lots & Chances se fera en Louis d'or neuf, à 11 florins, ou Ecu neuf, à 2 florins & trois quarts.

Les Lots & Chances qui n'auront point été réclamés dans les 4 mois qui suivront



chaque Tirage resteront au profit de la Loterie.

Dans les places où il n'y aura point de Collectes établies, faute de tolerance ou autrement, ceux qui désireront avoir des plans & des Billets s'adresseront à M. ANDRE' BOVAY fils a Genève qui fera les envois demandés; moyennant que les fonds des Billets lui seront remis comptant, ou assignés solidement.

Prix de la mise en argent de France favoirs

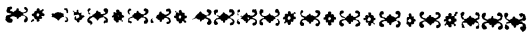
Au 1er. Tir. on payera pour chaque Billet  
Liv. 30. de France.

Au 2me Tirage 30.

Au 3me Tirage 30.

Il ne sera rien payé pour le 4me Tirage dit tirage d'atente.

*Le demi Billets, & les quart de Billets payeront à proportion des entiers.*



## LE PALMIER ET LE LAPIN.

## F A B L E.

**N**ous refusons j' mais un secours au besoin ,  
 Un tel refus peut devenir funeste ;  
 Je vais en doner un témoin  
 Qui nous le prouvera de reste.

Dans ces climats brûlans où croissent les Palmiers  
 Où le sol durci ne permet qu'avec peine

Aux Animaux de creuser des terriers  
 Un Lapin égaré dans sa course incertaine  
 N'en pouvant plus, de chaleur excédé

Contre un soleil brûlant ne trouvoit point d'azile ;

Estu prêt à perir , il le voit arrivé

Sous l'ombre d'un Palmier fertile.

A peine il com mence à ravoir ses esprits

Par la fraîcheur du salutaire ombrage ,

Quand l'orgueilleux Palmier abaissons son brancha-

ge

De son terrain le chasse avec mépris.

Tel est des grands à l'égard des petits

Come on fait l'ordinaire usage.

Pourquoi me ch ez vous , dit le pauvre Animal ?

Je ne puis vous faire aucun mal ;

De ce terrain l'extrême sécheresse

M'empêche de creuser autant que ma foiblesse.

Retire toi , va mourir loin d'ici  
 Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi,  
 Lui repond l'arbre impitoyable,  
 Un oiseau pour le miserable  
 Voulut interceder , mais il fut menacé  
 De se voir lui meme chassé.  
 Le malheureux Lapin , palpitant se retire  
 A quelque pas de la , perd ses forces, expire  
 Au bout de quelques jours un ouragan furieux  
 Inondent les bois & la plaine  
 Le Palmier menace d'une chute prochaine  
 Implore le secours des Cieux.  
 De son pied mortelle enemie  
 L'eau surpasse par tout , & p'ete a le pourir  
 Il ne fait a qui recourir ;  
 Lors que l'oiseau, qui pour sauver la vie  
 Du malheureux Lapin avoit intercedé  
 Lui dit si tu l'avois sauvé ,  
 Il auroit de cette eau delivré tes racines ,  
 En lui donant ailleurs un libre cours  
 Par ses fossés & par ses mines.  
 Tu t'ès privé de son secours  
 En refusant le tien à ses vives instances  
 Et tu mouras peu regretté  
 De ton orgueil & de ta cruauté  
 C'est là la juste recompense.



TOUT *vient à bout qui fait attendre.*

C O N T E.

**O** Vous qui portez un cœur tendre  
 Calmez vos amoureux soucis ,  
 Tout vient à point qui fait attendre  
 C'est pour le prouver que j'écris.  
 DORIS encore jeune & simp'ette,  
 Soupiroit sans savoir pourquoi ,  
 Elle aimoit , l'amour sous sa loi  
 Avoit rangé cette Brunette.  
 D'où vient s'en étoner ? Philosophes & Rois  
 Tout est soumis à son Empire ,  
 Que chacun use de ses droits ;  
 Ceux d'un Contour sont de tout dire.  
 Si DORIS soupiroit, HYLAS depuis long-tems  
 Regardoit tendrement la belle ;  
 Ils s'aimoient dès leurs jeunes ans ;  
 Du hameau c'étoit le modèle ;  
 Amour signa ces deux en'ans  
 Lorsqu'ils étoient encore à la mamelle.  
 Un ruban ou de simples fleurs ,  
 Quelques baisers les jours de fête  
 Voilà les uniques faveurs  
 Qu'après plus d'un an de rigueurs ,

HYLAS obtint de la fillette honête.  
 Un jour assis au pied d'un hêtre  
 Ils s'entretenoient de leurs feux ;  
 Enchantés de s'imer tous deux ,  
 Ils jouissoient du bonheur d'être ;  
 HYLAS heureux , HYLAS content.  
 Avoit reçu dans un moment ,  
 Les baisers de toute une année.  
 Pour la première fois , DORIS étoit troublée ;  
 Qui n'auroit dit que c'étoit là l'instant  
 Où le Berger verroit terminer son tourment.  
 HYLAS le crut , mais DORIS plus sévère  
 Qu'aucun de vous , ne voudroit sa Bergère ,  
 Se sachant tout de bon , finit un entretien ,  
 Où come on voit , HYLAS ne gagna rien.  
 Elle s'éloigne & d'un regard sévère ,  
 Laissez moi lui dit-elle ou craignez ma colère.  
 Il obéit , & la suivit des yeux :  
 L'effort est grand pour un cœur amoureux :  
 Plus il est grand , plus on en doit attendre ;  
 DORIS enfin ne pouvoit mieux s'y prendre ;  
 Mais à l'Amour on ne résiste pas.  
 Dans le lointain elle aperçut sa Mère ;  
 Contre son ordre , elle voyoit HYLAS ;  
 Que devenir ? Quel embarras !  
 Eût beau rêver la craintive Bergère ,  
 Il falut bien revenir sur ses pas :  
 Revenir n'étoit rien , mais de n'être aperçue

Etoit le point qui lui tenoit au cœur  
 Le tendre HYLAS pour son bonheur  
 Etoit resté ; sans lui qui l'auroit secourue ?  
 Sauvez moi , cher HYLAS ,  
 Dit DORIS ; hâtons nous.. Jamais en pareil cas  
 Un Amant ne se fit scrupule,  
 De tirer d'un tel embarras  
 Une fille simple & crédule ;  
 C'est le parti que prit HYLAS.  
 De ce lieu solitaire  
 Il conoissoit jusqu'au moindre détour ,  
 Dans un réduit inaccessible au jour  
 Il emmène DORIS , elle échape à sa Mère,  
 Ainsi cachés à tous les yeux  
 Dans cet azile du mystère ,  
 HYLAS vit couronner ses feux.  
 Il est aisé de le comprendre ;  
 Le vrai secret pour un cœur amoureux ;  
 Est d'épier l'instinct heureux  
 Tout vient à bout qui fait attendre.

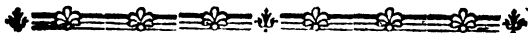
Le mot du premier Logogriphe de Février est NACRE ; où l'on trouve *Ecran* , *Arc* , *Ane* , *Ancre* Ville , *Cane* , *Ancre de Vaisseau* , *Crane* Celui du second est RONCE : On y trouve *Cor* , *Or* , *Roc* , *Corne* , *Noce*. Le troisième est LANCE , qui fournit les mots *Cale* , *Ane* , *La* , *Elan* Abaye de St. Germain , *Cane* , *Elan* , *Lac*. PRISÉ est le mot du quatrième : Il y a *Sire* , *Ris* . *Ré* , *Si* Le cinquième s'explique par FARCE , où l'on trouve *A. c.* Le sixième est MONDE , en transposant les sillabes il y a *Démon*.



## E N I G M E.

**L**es pieds ne servent pas toujours à cheminer ;  
 J'en ai six & ne puis me mouvoir d'une place  
 Lorsque pour mon usage on veut me promener,  
 Je fais bien du chemin sans y laisser de trace.

On me consulte en bien des cas ,  
 Que couchée ou de bout je décide sans faute.  
 J'ai toujours la taille fort haute ,  
 Mais ma grosseur n'y répond pas.



## L O G O G R I P H E

**S**ANS moi, blonde PHIRNR' seriez vous aussi belle,  
 Aussi sûre du moins de plaire & d'enflamer ?  
 J'égaie vos attraits, je fais les animer ,  
 Mais sivez vous come on m'apelle ?  
 Le voici , j'ai sept pieds ; vous pouvez aisément  
 Y trouver un métal précieux & charmant ;  
 Un oiseau grand nageur , une fleur agré bie ;  
 Ce que ronge un chien sous la table ;  
 Le premier de l'Etat à qui l'on fait la cour  
 Le tems sombre qui baisse & termine le jour ;  
 Un chemin par la Ville Est ce trop de mistère ?  
 Coupez moi sans pitié les trois pieds de derrière ,  
 Et mettez moi la tête par en bas  
 J'épouvante les lieux où naissent les frimats.



## T A B L E.

**R**EMARQUES critiques sur un Ouvrage moderne rangé par ordre alphabétique.

<i>Catéchisme Chinois 4me Entretien.</i>	p. 211.
<i>Résolutions d'une Mère.</i>	227
<i>Portraits.</i>	236
<i>Le Petit Maître.</i>	247
<i>Placet à Mrs. de l'Académie Française.</i>	256
<i>Bozaldab Anecdote Egyptienne.</i>	259
<i>Portrait de M. Gofecour.</i>	267
<i>Lettre à M. A. C. de G. sur cette question :</i> Pourquoi l'étude des Sciences est elle aujourd'hui si négligée dans le Comté de Neuchâtel.	271
<i>Lettre de M. M. . . à Paris à Mad. de L.</i>	285
<i>Réponse à M de M.</i>	288
<i>Livres nouveaux.</i>	292
<i>Prix de la Faculté de Médecine de Paris.</i>	298
<i>— de la Société Economique de Bienne.</i>	299
<i>Troisième Loterie Electorale de Cologne.</i>	304
<i>Le Palmier &amp; le Lapin, Fable.</i>	314
<i>Tout vient à bout qui sait attendre, Conte.</i>	316
<i>Enigme &amp; Logogriphe.</i>	319